

Jean-Marie Jaya

avec l'aide de Paul Jeanzé

PRÉLUDE À UN MONDE COMPOSITE



BdT

LES BÂTISSEURS DU TEMPS

ISBN : 9798390240229

Cette œuvre est sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Pour le détail de cette licence, visiter le lien suivant :
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les bâtisseurs du temps – Paul Jeanzé – 2023

www.paul-jeanze.fr
paul.jeanze@gmail.com

Prélude

Quel homme ne s'était jamais imaginé découvrant dans une vieille malle au fond d'un grenier, un trésor d'une valeur inestimable qui lui permettrait d'arrêter immédiatement de travailler ; de pouvoir enfin s'offrir cette belle propriété au bord de la mer à laquelle il rêvait depuis si longtemps ; voire de tout quitter afin de rejoindre un coin de paradis où personne ne viendrait le déranger. Avant de disparaître, il en profiterait pour se venger de tous ceux qui l'avaient fait souffrir, et pour se racheter des terribles conséquences qui en découleraient, il verserait une somme prodigieuse à une œuvre venant au secours des plus démunis. Mais la réalité, comme souvent il est vrai, reste loin du Comte¹ : le commun des mortels se retrouve le plus souvent à devoir transbahuter vers la déchetterie des meubles déglingués issus d'une vieille bicoque ; et, s'il devait subsister quelques objets de valeur au milieu de ce capharnaüm, notre homme aurait toutes les peines du monde à les répartir équitablement entre de nombreux d'héritiers. Pire, malgré ces précautions, il ne serait pas étonnant que des sentiments tels que l'envie, la jalousie et la rancune soient tout ce qui reste en héritage à ce malheureux être humain. Là est le prix à payer dès lors que l'on vit dans un univers matérialiste.

Par bonheur, j'ai pu bénéficier de circonstances beaucoup plus favorables. Je dois également vous préciser que j'habite en *Poésie*, un monde dans lequel tout devient possible, du rêve jusqu'à la réalité. Pourtant, même dans ce bel univers, le temps poursuit inexorablement son œuvre, et des êtres qui nous sont chers sont amenés à disparaître ; ainsi mon père qui s'en est allé le jour de son quatre-vingtième anniversaire, au cours du printemps de l'année 2022. Quelques mois plus tard, par une belle matinée d'automne, je découvrais dans ma boîte aux lettres, deux enveloppes de papier kraft renfermant des feuillets jaunis par les années et rédigés de sa main. Il y avait là principalement des poèmes, dont les premiers avaient été écrits au cours de l'année 1962, alors que mon père venait de fêter son vingtième anniversaire.

À une époque où l'on oublie dès le lendemain ce que l'on a vu, lu ou entendu la veille ; à une époque où le moindre document se retrouve numérisé sans que l'on soit toujours certain de sa pérennité dans le temps, je venais de faire une découverte, pour le coup, vraiment inestimable. Elle était d'autant plus inestimable que mon père n'aimait guère revenir sur son passé ; je m'en étais aperçu lorsque j'avais tenté à plusieurs reprises de l'interroger sur

¹ Aujourd'hui encore, je reste fasciné par ces deux personnages romanesques (qui pourtant ne forment qu'une seule personne) que sont Edmond Dantes et le Comte de Monte-Cristo.

sa jeunesse, histoire d'aller un peu plus loin que les bribes d'informations que j'avais pu glaner ici où là. En guise de réponse, je n'avais obtenu de sa part qu'une très brève lettre dans laquelle il m'avait indiqué être né à Saint-Aignan dans le Loir-et-Cher en 1942, petite ville dans laquelle il avait grandi jusqu'à dix-sept dix-neuf ans ; que son père avait été tourneur-fraiseur à Paris chez Delage², et qu'une tuberculose l'avait obligé à revenir dans le Loir-et-Cher où il avait tenu un commerce nommé « Au petit Bazar » et qui, je cite mon père, *ne rapportait pas beaucoup*. Sa mère, quant à elle, faisait des ménages à l'hôpital de Saint-Aignan. Et c'était à peu près tout.

Je me souviens encore avec précision de la maison de mes grands-parents, une étroite maison de ville ne disposant pas de salle de bain (je me brossais les dents dans l'évier de la cuisine) et où les toilettes étaient à l'extérieur de la maison, dans une arrière-cour ouverte aux quatre vents ; autre détail qui m'interpelait, il y avait un lit dans un renforcement du salon et dans lequel dormaient mes grands-parents. Mais s'il est une pièce de la maison qui m'ait particulièrement marqué, c'est la chambre de mon père au premier étage, une chambre dans laquelle, aimait-il à le rappeler, les jours de grand froid, la fenêtre était givrée à l'intérieur. C'était dans cette petite chambre que je dormais lorsque nous étions de passage ; à chaque fois, j'avais le sentiment de pénétrer dans une sorte de sanctuaire, certainement parce que cette pièce était restée exactement comme elle l'était quand mon père quitta la maison de ses parents, figée dans un passé qui me semblait aussi lointain qu'inaccessible. J'étais également très intimidé par la rigueur ascétique des lieux puisqu'il n'y avait guère qu'un tableau peint par mon père et représentant des toits aux tons rouges pour apporter un peu de couleur à des murs peints uniformément en gris. Dans cet espace restreint, un vieux fauteuil cohabitait dans l'indifférence avec un lit perdu sous un énorme édredon de couleur bordeaux entouré d'étagères remplies de livres de poche. Avant de m'endormir, je lisais invariablement le même livre : un album petit format de *Lucky Luke* en noir et blanc dont je ne parviens pas aujourd'hui à me remémorer le titre. Tous les autres livres m'effrayaient bien trop, et si je me suis parfois risqué à en tourner quelques pages, j'avoue ne pas en avoir le moindre souvenir, si ce n'est deux ou trois images floues ornant les couvertures.

Ce n'est que bien plus tard que je retrouvais ces livres, à la notable exception du *Lucky Luke*, dans un coin sombre du sous-sol de la maison de mes parents. Je devais avoir près de quarante ans, et alors que je m'étais soigneusement tenu à l'écart de toute forme de littérature depuis une vingtaine d'années, j'emportais les uns après les autres les ouvrages avec moi pour en commencer la lecture. Il y avait là les œuvres d'Arthur Rimbaud, Paul

2 Constructeur automobile de voitures de luxe aujourd'hui disparu

Verlaine et Charles Baudelaire pour la fin du dix-neuvième siècle ; pour le vingtième, Paul Éluard, Jacques Prévert et Paul Fort côtoyaient des œuvres telle que *Les Chants de Maldoror* de Lautréamont, la *Divine comédie* de Dante, mais également des romans : *La vingt-cinquième heure* de Constantin Virgil Gheorghiu, *Le procès* de Franz Kafka ainsi que la plupart des livres d'Albert Camus. C'est au cours de ces lectures, avec notamment en arrière-plan *La peste* d'Albert Camus, que je griffonnais quelques poèmes et m'attelais à l'écriture de ce qui deviendrait mon premier récit : *Monsieur Z*, que je terminerai en 2014.

Sans doute mon père, même s'il ne me le montra jamais de façon explicite, ne fut pas insensible à mes premiers pas dans son univers de jeunesse, puisqu'il m'offrit au mois de décembre 2013 son exemplaire des *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke. Au cours de cette lecture qui fut un véritable bonheur, je découvris d'abondantes annotations (voir ci-dessous) et autres commentaires griffonnés au crayon de papier par mon père, ainsi cette remarque où il paraphrasait Einstein : « La vie n'est pas résoluble par un système d'équations ». Moi qui avais de mon père l'image d'un scientifique extrêmement rigoureux, je commençai à m'interroger sur une facette de sa personnalité que jamais il n'avait semblé vouloir dévoiler au-delà d'un discret sourire espiègle.

LETTRES

L'homme, me semble-t-il, est aussi maternité, au physique et au moral; engendrer est pour lui une manière d'enfanter, et c'est réellement « enfanter » que de créer de sa plus intime plénitude. Les sexes sont peut-être plus parents qu'on ne le croit; et le grand renouvellement du monde tiendra sans doute en ceci : l'homme et la femme, libérés de toutes leurs erreurs, de toutes leurs difficultés, ne se rechercheront plus comme des contraires, mais comme des frères et sœurs, comme des proches. Ils uniront leurs humanités pour supporter ensemble, gravement, patiemment, le poids de la chair difficile qui leur a été donnée.

Mais tout ce qui ne sera qu'un jour lointain possible au nombre, l'homme de solitude peut dès main-

A l'homme chère à l'homme de solitude - chercher en une femme une amie, un confident, un miroir -

La note de gauche indique « idée chère à l'homme de solitude – chercher en une femme une amie, un confident, un miroir »

Ma surprise fut encore plus grande, quand en avril 2014, mon père m'envoya ce poème :

*Ce matin le soleil
Ne s'est pas levé
Les réverbères nébuleux
Seuls jetaient
Leur clarté irréaliste
À travers l'ombre de la nuit*

*Les murmures de la rivière
S'élançaient dans le silence
Chancelant la ville morte*

*Quelques drapeaux
placés là
Claquaient dans le vent froid
Comme une porte abandonnée*

*L'obscurité grandissait
Dans la ramure des arbres
Dépouillés*

*La silhouette d'un château
Où peut-être vivait encore
Quelque malin fantôme
Se confondait
Avec le ciel sans couleur
L'allée montait toujours*

*De nombreuses étoiles
Se bousculaient
Sur la mer endormie
Des toits embrumés
Quelques pas
Quelques bruits
Le soleil se lèvera-t-il ?*

Nul doute qu'il en était l'auteur, même si mon père m'avait envoyé le poème avec deux indices : *mars 1963* et un titre : *Prélude à un monde composite*. Mars 1963, mon père avait presque vingt-et-un ans. Passé ma surprise, je lui avais répondu avec un poème également, sans me douter que ce dernier, que j'avais mis précieusement de côté, aurait son mot à dire huit années plus tard :

*Ce matin
Le soleil s'est levé
Sur un petit bout d'intimité
Un enfant, une épouse, un être aimé*

*Ce matin
Le soleil s'est levé
À travers l'atmosphère de nos villes polluées*

*Ce matin
Le soleil s'est levé
Derrière les vitres sales et fermées de mon bureau climatisé*

*Assis dans mon fauteuil, confortablement installé
Dans la douceur artificielle du ronronnement quotidien*

*J'attends que l'on vienne me chercher
Depuis combien de temps suis-je assis
À attendre que le soleil se lève et m'apporte sa chaleur ?
Depuis combien de temps suis-je assis
À me laisser bercer par cette illusoire torpeur ?*

*Il est temps pour moi de me lever
De suivre les rayons d'un soleil
Qui au loin illumine un sauvage sentier*

*Ce matin
Le soleil s'est levé
Sur un petit bout d'humanité
Un poème, souvenir du passé
À ne pas oublier
Surtout, à ne pas oublier*

Je ne peux m'empêcher, en lisant de nouveau ce poème et en terminant la rédaction de ce prélude, d'être gagné par la mélancolie, car mon père fut atteint par une maladie qui mettrait progressivement à mal ses capacités physiques et intellectuelles. Les quatre dernières années de son existence me furent d'ailleurs particulièrement difficiles : peu à peu, je vis mon père s'affaiblir avec ce douloureux sentiment que plus jamais je n'aurais accès à ses pensées. Heureusement, je me trompais. En découvrant sa prose, je réalisai avec beaucoup d'émotion que nous allions de nouveau pouvoir faire un bout de chemin ensemble, comme lorsque nous partions pour de longues randonnées au cœur de cette montagne qu'il aimait tant ; quand tôt le matin, après deux heures passées à marcher dans le silence au pied d'un versant abrupte plongé dans la pénombre, nous nous arrêtions pour prendre une pause amplement méritée. Là, en regardant les rayons de lumière qui commençaient à inonder la vallée et qui bientôt viendraient à notre rencontre, nous échangions un bref regard complice ; et nul doute que mon père et moi pensions à l'unisson en notre for intérieur : « le soleil s'est enfin levé ; aujourd'hui... et pour l'éternité. »

Paul Jeanzé, le 12 avril 2023

La civilisation
me donne et une foule
monstrueuse couvrant le monde
de ses rejetons mécaniques.

Pour trouver le bonheur, il faut
que je tourne à l'envers l'univers jusqu'à
Vrai, à l'Absolu, à l'Indes Truculentes

L'homme est un animal vivace ! on pourrait
le définir : un être qui s'habitue à tout,
et ce serait peut-être la meilleure définition
qui'en en aurait donné.

L'homme est un affreux.
Et lui ne se connaît, tant qu'il n'a pas souffert
C'est une dure loi, mais une loi supérieure,
Vieille comme le monde et les fables.
Et il nous faut de meilleurs raisons le troisième
Et qu'à ce triste prix tout doit être réglé.

L'homme n'attend que si soit
Eux distingué du respect
Pour sa dignité d'homme.

O homme ! tu es l'ennemi de tout ce
qui est noble et juste !
Tu cries la richesse sans penser à rien
de plus. Mais tu appelles les désastres.
Tu appelles ta propre destruction.

TO BE or NOT TO BE

Rien n'est clair, tout est chaos :
L'homme garde seulement sa clair
voyance et la connaissance des
murs qui l'entourent



SUM, ERGO COGITO

L'homme ne peut exister sans travail,
sans propriété légale et normale : hors de
ces conditions il se perdrait et se change
en bête fauve.

la morale sifone
l'âme du corps

Penser, c'est être.
C'est avoir tout
vécu un monde.

Il n'y a rien de bon à notre terre
jusqu'au moment où nous retournerons
à la douce clarté de lampes et
de chandelles.

Le poète est un homme qui a les yeux dans les cieux, mais qui ne voit pas où il marche.
Jean-Marie Jaya (1962)

1962

I

Mon âme livrée aux tourments de la vie
Souvent, triste et mélancolique,
Vient se reposer en ton sein.
Ton souvenir revit plus libre et plus pur.
Mon âme à l'abri de tous les fléaux
Renaît et revit joyeuse.
Mes yeux s'enfoncent dans un sommeil doux et trompeur,
Et je vogue avec toi, parmi mon rêve infini.
Mais, tout à coup, mes yeux s'ouvrent...
Mon âme mise à nu, est alors obligée de repartir
Elle repart ployant sous le fardeau de ses illusions ;
Espérant être à toi pour toujours.

II

Non, non...
Et, pourtant, si...
Ici, là, ailleurs...
Partout c'est pareil.
Le passé est vide, vide.
Le présent fuit...
Seul, l'avenir est riche...
L'espoir, le rêve y ont élu leur domicile...
Mais, rien ne vient...
Tout est noir et sale, comme la cheminée
Où descend le Père Noël avec ses joies...
Tout est gris, même le ciel.
Où poser le pied ?
Tout est pure illusion.
L'homme repose sur le tapis de ses expériences.
Non, non...
Et, pourtant si...
Tout a été créé,
Rien n'existe.

III

Le voyageur souffre sur la route
tapissée de silex
remplie de gouffres...
Le chemin est désert

Un rocher... Il s'assoit
Le silence étouffe son cœur...
Ses yeux regardent... loin... loin...
Où va-t-il ?

Il rêve...
Ses yeux suivent la boue noirâtre
Sa pensée vagabonde
Parmi les verts pâturages.
Le bruit remplit la vallée
Une dame vêtue de rosée, voilée de brume
marche dans le ruisseau.
Parfois, elle se baisse pour cueillir une fleur
Qu'elle plante en son sein
Elle joue avec la nature
Ses yeux
éteints
Cherchent l'oiseau bleu...

L'homme s'éveille
La nature a été tuée.
Sa lumière n'est plus.
Sur la route... là-bas... loin... très loin...
Il fait quelques pas
Regarde...
Une petite étoile avance
Sur le sentier...
Il se met à courir...
Plus de boue, plus de pierres...

Non... Il ne rêve plus...
Il s'arrête
Une faible lumière l'entoure
Les nuages ont disparu.
Sur le chemin
Une femme environnée de clarté
S'approche...
Ses cheveux d'or
Cachent son corps de rose.
Derrière elle, la nature
rie et chante
Sa présence ressuscite
Les forêts
La brise légère berce
Le doux feuillage des arbres
L'eau sort des rochers
L'herbe tapisse le sol.
Seules les maisons en ruines
Demeurent.
Le vagabond est maintenant
Un jeune homme
Au sourire serein...
Il bondit
Prend la petite fée dans ses bras
Et la dépose à ses pieds.
Elle lui sourit...
Un carrosse de soleil
attelé d'innombrables étoiles
S'arrête.
Ils montent dans leur char
Et suivent la route luxuriante
À travers prairies et montagnes ensoleillées.

le voyageur souffle sur les routes
tapissées de siles -
remplies de gauffres ...
le chemin est droit

Un rocher ... Il s'assoit.
Désolance échauffe son cœur ...
Ses yeux regardent ... loin ... loin ...
Où va-t-il ?
Il rêve ... (Ses yeux suivent la ligne noyée)
Sa pensée vagabonde
Parmi, les vifs pâturages,
Les bruits, remplissent la vallée.
Une dame vêtue de noir, voilée de brume
marche dans le ruisseau.
Parfois, elle se baisse pour cueillir une fleur
qu'elle plante en son sein.
Elle joue avec la nature ...
Ses yeux
éblouis
cherchent l'oiseau bleu ...

Le bonhomme a vieilli -
Sa nature a été froissée.
Son lumière n'est plus.
Sur les routes ... si loin ... très loin ...
Il fait quelque pas
regards ...
Une petite étoile avance
sur la route ...
Il se met à courir ...
Plus de boue, plus de piéces ...
Non ... Il ne s'arrête plus ...
Il s'arrête ...
Une faible lumière l'entoure.
Les nuages ont disparu.
Sur le chemin
Une femme environnée de clarté
S'approche ...
Ses cheveux d'or
cachés
son corps de rose.

Derrière elle, la nature
vie et chante
Sa présence remonte
Les forêts
Le bois léger brise
Le dense feuillage des arbres.
L'eau sort des rochers,
L'herbe tapisse le sol.
Seuls, les maisons en ruine
Demeurent.
Le vagabond est maintenant
Un jeune homme
Aux cheveux noirs ...
Il bondit
Prend la petite fille dans ses bras
Et la dispose à ses pieds.
Elle lui sourit ...

Un convoi de soleil
attelé d'immondes étioles,
S'arrête.
Il monte dans leur char,
Et mène les routes éternelles.
Il traverse pâturages et montagnes
ensoleillés.

IV

Seul, un pèlerin marche...

La pluie, le vent, le soleil

Ont buriné son visage.

Une barbe sale et épaisse,

Cache sa vieillesse...

La nuit déploie ses ailes

de mélancolie.

De-ci, de-là une maison

En ruine

Salue le pèlerin.

De chaque côté des forêts d'arbres

Calcinés

Agitent leurs bras dépouillés

Et injurient le voyageur

La terre est noire...

D'innombrables plaies béantes et rouges

Invitent l'étranger.

À l'horizon les lueurs

De l'incendie

Embrasent le ciel invisible...

Le sentier sans forme

S'élève, redescend, disparaît...

La boue ruisselle

Des pierres pointues.

Des trous, des ornières

L'homme avance

Courbé

Sous le fardeau

De sa connaissance...

Ses jambes s'enfoncent, glissent

Ses pieds sont meurtris

Ses vêtements déchirés...

Ses yeux pleurent...

Sur la route... Personne

Là-bas, très loin... en dessous de gros nuages

Le soleil se lève.

Seul, un pèlerin marche...
La pluie, le vent, le soleil
Ont buriné son visage.
Une barbe sale et épaisse,
Cache sa vieillesse...

La nuit déploie ses ailes
de mélancolie.
De-ci, de-là une maison
En ruine
Salue le pèlerin.
De chaque côté des forêts d'arbres
Calcinés
Agitent leurs bras dépouillés
Et injurient le voyageur
La terre est noire...
D'innombrables plaies béantes et rouges
Invitent l'étranger.
À l'horizon les lueurs
De l'incendie
Embrasent le ciel invisible...

Le sentier sans forme
S'élève, redescend, disparaît...
La boue ruisselle
Des pierres pointues.
Des trous, des ornières
L'homme avance
Courbé
Sous le fardeau
De sa connaissance...

Ses jambes s'enfoncent, glissent
Ses pieds sont meurtris
Ses vêtements déchirés...
Ses yeux pleurent...
Sur la route... Personne
Là-bas, très loin... en dessous de gros nuages
Le soleil se lève.

V

« Idiot, regarde où tu marches.
Devant toi c'est le gouffre, la crevasse
Où l'obscurité a édifié son royaume. »

Moque-toi homme.
Ce gouffre est plein de lumière.
Les sources jaillissent pures et limpides.
L'eau ne souille la roche de cristal
Le soleil inonde, sans cesse,
De ses rayons consolateurs
La nature luxuriante.
Le soir, le voyageur
Se repose
Sous le doux regard de la lune.
Le mendiant a pour compagne
Les étoiles.
Elles dansent et chantent
pour le distraire.
La jeune fille repose
contre l'épaule du berger.
Ce couple de Dieu est
un autel
Où le village vient prier et reposer.
Dans cette crevasse
Tout est pureté

"Idiot, regarde où tu marches.
Devant toi c'est le gouffre, la crevasse
où l'obscurité a édifié son royaume."

Moque-toi homme.
Ce gouffre est plein de lumière.
Les sources jaillissent pures et limpides.
L'eau ne souille la roche de cristal
Le soleil inonde, sans cesse,
De ses rayons (consolateurs)
La nature luxuriante.
Le soir, le voyageur
Se repose ~~se repose~~
Sous le doux regard de la lune.
Le mendiant a pour compagne
Les étoiles.
elles dansent et chantent
pour le distraire.
La jeune fille repose
contre l'épaule du berger.
Ce couple de Dieu est
un autel
où le village vient prier et reposer.
Dans cette crevasse
Tout est joie } if ~~est~~ ~~triste~~
Tout est bonheur }
Tout est pureté ...

VI

La ville a revêtu son manteau de pluie,
Les passants courent, s'arrêtent, puis... disparaissent.
Ils ont peur...
Une terrasse de café, refuge du désespoir...
À une table est assise une femme.
Ses yeux sont pleins de veille...
Elle regarde... Rien...
Elle rêve...
C'est elle... Tu la reconnais...
Ses yeux se perdent dans la brume.
Et... si ce n'était pas elle...
Tu as peur?...
Et... pourtant, si c'était elle...
Tout à coup elle se lève, fait quelques pas,
Traverse la rue et disparaît à jamais.

la ville a revêtu son manteau de pluie,
les passants courent, s'arrêtent, puis... disparaissent.
Ils ont peur...
Une terrasse de café ~~s'offre comme un~~ refuge du désespoir...
À une table est assise une femme...
Ses yeux sont pleins de veille...
Elle regarde... Rien...
Elle rêve...
C'est elle... Tu la reconnais...
Ses yeux se perdent dans la brume.
Et... si ce n'était pas elle...
Tu as peur?...
Et... pourtant, si c'était elle...
Tout à coup elle se lève, fait quelques pas,
traverse la rue et disparaît à jamais.

Ma mie

Où se trouve ta couche de verdure ?
Nous irons
La main dans la main
Parmi notre connaissance.
Fatigués
nous reposerons nos corps
sur un tapis d'écume.
Nous danserons
dans les clairières
accompagnés par le chant de mille oiseaux
Nous nous baignerons
dans les sources froides et limpides.
Nous dormirons
sous les bras des chênes.
Les étoiles
nous montreront les chemins
remplis d'herbe, de fleurs et de fruits.
Nos corps
Éternellement amoureux
Inventeront des milliers de caresses
de douceur.
Nous marcherons, marcherons
Accompagnés de nos ombres.
Nos chants
n'importuneront aucun être.
Ce sera notre monde,
À nous...
Nous le découvrirons
Nous y respirerons
Nous y mourrons.

Ma mie
Dance inconnue
Où se trouve ta couche de verdure ?
Nous irons
la main dans la main
Parmi notre connaissance.
Fatigués
nous reposerons nos corps
sur un tapis d'écume.
Nous danserons
dans les clairières
accompagnés par le chant de mille oiseaux.
Nous nous baignerons
dans les sources froides et limpides.
Nous dormirons
sous les bras des chênes.
Les étoiles
nous montreront les chemins
remplis d'herbe, de fleurs et de fruits.
Nos corps
Éternellement amoureux
Inventeront des milliers de caresses
de nos ombres.
Nos chants
n'importuneront aucun être.
Ce sera notre monde,
À nous...
Nous le découvrirons
nous y respirerons
nous y mourrons.

VIII

Un feu de bois
Dans la grande cheminée
Les flammes
S'échappent, rampent
S'élancent
Un morceau de bois
S'écrase
Une gerbe d'étincelles
Jaillit
Dans le ciel noir
De la cheminée
La pièce
Doucement éclairée
Garde ses secrets
Quelques dessins épars
Saluent l'ami
Des manuscrits
Gisent çà et là
Abandonnés
Dans un fauteuil
Ma Mie
Est assise
Ses yeux suivent les flammes
Elle me regarde
Je lui souris
L'Amour
Se promène parmi notre maison

22 nov. 62

Un feu de bois
Dans la grande cheminée
Les flammes
S'échappent, rampent
S'élancent
Un morceau de bois
S'écrase
Une gerbe d'étincelles
jaillit
Dans le ciel noir
De la cheminée
La pièce
Doucement éclairée
Garde ses secrets
Quelques dessins épars
Saluent l'ami
Des manuscrits
Gisent çà et là
Abandonnés
Dans un fauteuil
Ma Mie
Est assise
Ses yeux suivent les flammes
Elle me regarde
Je lui souris
L'Amour
Se promène parmi notre maison

22 novembre 1962

IX

Les ténèbres emplissaient la vallée, qui maintenant reposait dans le calme. On n'entendait plus la voix du laboureur, lançant des injures à son cheval. La route avait avalé pour quelques heures, les flâneurs inconscients. Au loin on devinait une ville, qui n'était plus qu'une horloge. La nuit avait vaincu tout le monde.

Les ténèbres emplissaient la vallée, qui ~~avait~~ maintenant reposait dans le calme. On n'entendait plus la voix du laboureur lançant des injures à son cheval. La route avait avalé pour quelques heures, les flâneurs inconscients. Au loin on devinait une ville, qui n'était plus qu'une horloge. La nuit avait vaincu tout le monde.

X

De temps à autre, le plouf d'un poisson
Me tirait de mes rêveries... Une légère
Brise agitait les bras des saules ronds,
Qui retombaient, en reposoir, sur la terre...

De temps à autre, le plouf d'un poisson
Me tirait de mes rêveries... Une légère
Brise agitait les bras des saules ronds,
Qui retombaient, en reposoir, sur la terre...

XI

La Loire
Prisonnière de ses rives maigres et nues,
Engourdie par le froid,
S'étire paresseusement.
Quelques mouettes volent lourdement,
Cherchant une proie
Se faufilant dans l'onde muette.
Les pavés blancs de gel
Résonnent
De mille coups meurtriers.
Les trottoirs, trop faibles,
Souffrent cruellement
Partout... des faces bouffies,
Des joues rouges et craquelées,
Des nez remplis de petits trous,
Vont, viennent, courent, se cognent, s'injurient
Repartent et recommencent...
Les bouches d'égouts
Rejettent cette masse sans vie...
Devantures de magasins,
Attrape-nigauds,

Éclatants de lumière, de guirlandes
Une porte noire,
Au-dessus : antiquités.
Derrière ; un cimetière de trésors
Où des objets sans gloire
Reposent...
Une porte de café... Quelques personnes...
Des arabesques grotesques
Entachent les murs
Je m'assois, regarde...
J'essaie de sourire.
Devant une femme assise
Sur deux chaises
Cherche désespérément
À atteindre une tasse de café vide.
À côté une vieille
Au sourire édenté
Tient sur ses genoux desséchés
Un bébé qui ne veut plus vivre.
Plus loin, un visage raviné
Contemple un verre
Rempli d'un liquide rougeâtre...
J'essaie de sourire.

Les Loires
 Lirronnicie de ses rives maigres et nues,
 Engourdie par le froid,
 S'ébène paresseusement.
 Quelques monnaies volent lourdement,
 cherchant une proie
 Se faufilant dans l'onde muette.
 Les pavés blancs de gel
 Poissonnent
 De mille coups mentriciers.
 Les trottoirs, trop faibles,
 Souffrent cruellement
 Parlant, ... des faces bouffies,
 Des yeux rouges et caquelés,
 Des nez remplis de petits trous,
 Vont, vicieusement, courent, se cognent, se injument
 Repartent et recommencent ...
 Les bouches d'égoïste
 Rejetent cette mare sans vie ...
 Devant nos de magasins,
 Attrape - nigards ...
 Eclatantes de lumière, de quinquards :
 Une porte noire, ~~obscure~~
 Au dessus : antiquités.
 Devicie ; un cimetière de trépas
 Où des objets sans gloire
 Reposent ...
 Une porte de café ... quelques personnes ...
 Des arabes gras, grotesques
 Entâchent les murs.
 Je m'arrête, regarde ...
 J'essaie de sourire.
 Devant une femme est arrivée
 Sur deux chairs,
 Cherche désespérément
 Et atteint une tasse de café vide.
 A côté une vieille
 Au sourire identé
 Tient sur ses genoux desséchés
 Un bébé qui ne sent plus vivre.
 Plus loin, un sirage raviné
 Contemple un verre
 Ressemblé d'un liquide rougeâtre ...
 J'essaie de sourire.

XII

L'église
Aux flèches amoureuses
Mêle
Ses pieux accents
À la corne
Du chasseur essoufflé
Le château
Témoin de la noblesse
Qui expire
À des accents de douceur
Ce visage
Aux mille yeux
Triste de sa majesté
Contemple la ville
Agenouillée à ses pieds...
Le Cher
Source de verdure
De son murmure
Entretient
L'âme
Qui noie son regard
Dans les fleurs des champs
Mes pas
Meurtrissent le pavé familial
Qui
Inlassablement
Me livre des secrets nouveaux
Une pierre
Déplacée par l'orage impétueux
Une fleur
À peine éclore...
Rien n'a changé
Dans ma ville
Où petit enfant
Je criais

Chaque maison
Est si différente
Les rues
Ont connu
Les pas de tant d'amants
Les champs
Ont frissonné
À la caresse du vent
Une Deux Trois
Personnes
Assises
Laissent errer leur regard
À travers la vitre fondue
Dans la rue
Aucun bruit
Une femme
Tenue cachée
Par des verres qui mentent
Attend
Une autre
Chapeau ridicule
Attend aussi
Un homme
Cherchant quelque nouvelle
Dans un journal
Parcourt
La rue environnante
Parfois
Un train
De ses mille pattes
Rempli d'un bruit étrange
La salle qui sommeille
Un haut parleur
Éraillé
Grotesque
Essaie de tirer

Le monde endormi
 De sa torpeur de mort
 L'homme
 Lit toujours
 Son journal
 Commence à s'user
 Les pages sont plus sombres
 Moins belles
 Une femme
 Hoche la tête
 L'autre

Contemple
 Je ne sais quoi
 Tout est si absent
 Moi
 J'essaie de penser...
 Rien n'a changé
 Mais
 Tout est si différent...

L'église aux fêtes
 Aux fêtes amoureuses
~~Parce qu'il~~
 Fide
 Et d'une accout
 Et la come
 Des chapeaux soufflé
 Les diables
 Témoin de la noblesse
 Qui espère
 Et des accents de ~~l'âme~~
 Ce visage
 Une mille fois
 Fais de sa majesté
 S'embrasse la ville
 Soit elle
 Responsabilité à nos pieds...
 S'élève
 Source de verdure
 De son murmure
 Tout est bien

Si l'âme
 Qui noie son regard
 Dans les fleurs de champs
 Et pas
 Heureusement la paix familiale
 Qui
 Involontairement
 Meur le lire de secrets nouveaux
 Une pierre
 Réplacée par l'âge imparable
 Une fleur
 Et peine s'éclore...
 Rien n'a changé
 Dans sa ville
 Qui fait un enfant
 Et c'est
 Chaque maison
 Est si différente
 Les uns
 Est connus
 Les pas de l'aut d'amants
 Les champs
 Est finissent
 Et la carence du vent

Une deux trois
 Personne
 Minus
 Saiment avec leur regard
 Et travers la vitre fondue
 Dans la rue
 Héros brist
 Une femme
 Sont cachés
 Par des vers qui mentent
 Attend
 Une autre
 L'oiseau ridicule
 Attend aussi
 Un homme
 Cherchant quelque nouvelle
 Dans un journal
 Parcours
 Sa rue environante
 Parfois
 Un train
 De sa mille fois

Pouffi
 Bientôt brist étrange
 Sa robe qui s'ennuie
 Un haut parler
 Ennui
 Grotesque
 Essai de fines
 Le monde endormi
 De sa torpeur de mort
 L'homme
 Dit toujours
 Son journal
 Commence à s'user
 Les pages sont plus sombres
 Mais belle
 Une femme
 Hoche la tête
 L'autre
 Contemple
 Je ne sais quoi
 Tout est si absent
 Moi
 J'essaie de penser...

Rien n'a changé
 Mais
 Tout est si différent...

XIII

Le temps
Clair et froid
Est vide de bruits

Le soleil
Lèche les toits blancs de givre
Et salue le promeneur

Souffrances, douleurs

Le pauvre être
Assailli
Se traîne sur la route incertaine

Il essaie de crier

Un corbeau maigre
S'envole
Et rit...

3 décembre 1962

XIV

Plus rien ne bouge
Tout est figé
L'escargot dans sa coquille
Seul, le tic-tac de la pendule

Les lettres n'ont plus de sens
La goutte s'est glacée
La rose refermée
Seul, mon cœur qui bat.

3 déc 62

Le temps
Blanc et froid
Est vide de bruits

Le soleil
Sèche les toits blancs de givre
Et salue le frémissement

Souffrances, douleurs

Le hamac à terre
Amalgi
Se traîne sur la route incertaine

Il essaie de vivre

Un corbeau maigre
S'envole
Et rit...

Plus rien ne bouge
Tout est figé
L'escargot dans sa coquille
Seul, le tic-tac de la pendule

Les lettres n'ont plus de sens
La goutte n'est glacée
Son nez ~~est~~ refermé

Seul, mon cœur qui bat.

Noël

Noël, Noël...
Sur toutes les bouches
Dans tous les cœurs
Partout c'est Noël.
À travers les rues hantées
Les phonographes font jaillir
Des airs plein de...
Les notes coulent doucement
Comme un filet de miel sur la cendre.
Noël, Noël...
C'est le printemps de tous les cœurs,
De nouveaux amis,
Des disputes ensevelies.
L'espoir se faufile
Étendu sur un nuage d'illusions...
Noël, Noël
Sapins enlumines,
Guirlandes éclatantes,
Devantures en fête
Noël, les gens le disent,
Le chantent
Le crient.
Soucis, ennemis, affaires
S'agenouillent devant ce seigneur.
Personnes, objets montrent une face
Pleine de givre, d'argent et d'or...

Noël, Noël...
Les cloches le saluent
Les heures le font vivre
Ses trésors éphémères
Inondent de ses feux
L'âtre de la cheminée...
Noël, Noël
Noël, Noël...
Mais Bon Dieu
Quand cela finira-t-il ?
Ce mot, ses joies
Me déchirent les oreilles...
Les boules de lumière
Me percent les yeux...
Noël, Noël
Mon cœur se serre
Mes veines... Bon Dieu
Elles vont éclater...
Noël, Noël
Faites taire cette musique.
Éteignez ces feux ensorceleurs
Quittez ces habits de mascarade
Je ne peux plus
Aucun mur assez épais
Pour briser l'élan de ces bruits
Aucune tombe assez profonde...

Noël, Noël...

NOËL

Sur toutes les bouches
Dans tous les coeurs
Partout c'est Noël.
Et travers les rues laites
Des phonographes font jaillir
Des airs pleins de
Des notes coulent doucement
Comme un filet de miel sur la cendre.
Noël, Noël, ...
C'est le printemps de tous les coeurs,
Des nouveaux amis,
Des disputes envolées.
L'espoir se fonde de gaietés
Etendu sur un nuage d'illusions ...
Noël, Noël.
Sables écumés,
Guirlandes éclatantes,
Devant nous en fête
Noël, les gens le disent,
Les chantent
Les écoutent.
Soucis, ennuis, affaires
S'agenouillent devant ce triquet.
Personnes, objets montrent une face
Pleine de joie, d'argent et d'or ...
Noël, Noël, Noël ...
Les cloches le saluent
Les heures le font vivre.
Ses trésors à pleines
Immensement de ces feux
L'âtre de la cheminée ...

Noël, Noël

Noël, Noël ...

Mais Par Dieu

Grand cela finira-t-il?

Ce mot, ses joies
Me déchirent les oreilles ...

Des boules de lumière
Me percent les yeux ...

Noël, Noël

Mon coeur se sent

Des veines ... Par Dieu

Elles vont éclater ...

Noël, Faites faire cette musique.

Éteignez les feux éternels

~~Je ne puis plus.~~

Quittez ces habits de marionnettes

Je ne puis plus

Aucun mur avec épaies
Pour briser l'éclat de sa lumière.

Aucun tambour avec
avec profane ...

XVI

Vêtu du manteau de la civilisation
L'homme, naïf, s'avance, très fier...
À pas de géant,
Il court après la découverte.
Le mathématicien appelle les chiffres...
Il jongle avec les nombres, danse
Chante avec l'algèbre,
Dessine avec la géométrie...
L'arbre est un cercle,
Le chemin une ligne,
La plaine une surface...
Le physicien crée ses machines
Qui crachent sans cesse des résultats
Il joue avec son ludion³,
Contemple l'écran
De son oscillographe magique...
Mais... où est l'homme
Une lettre, une affaire, une maison...
Il ne vit plus, il ne sait plus...
Il est presque mort...
Il s'éteint...
Il expire, il râle
Il crée la richesse,
Il la touche
Elle coule entre ses doigts...
Les chandelles sont éteintes,
Les bougies consumées...
Le poète
Gîte dans des cavernes noires,
Il avance parmi ses rêves,
Il se cache, gardant ses secrets
Au creux d'une pierre rouge
De sang...
L'homme a perdu quelque chose...
Il ne vit plus, il ne sait plus...
Il est presque mort...
Il expire, il râle.

Vêtu du manteau de la civilisation
L'homme, naïf, s'avance, très fier...
Il pas de géant, il ~~est~~ ~~est~~
Il court après la découverte.
Le mathématicien appelle les chiffres...
Il jongle avec les nombres, danse
Danse avec
Danse avec l'équation,
Chante avec l'algèbre,
Dessine avec la géométrie...
L'arbre est un cercle,
Le chemin une ligne,
La plaine une surface...
Le physicien crée ses machines
Qui crachent sans cesse des résultats
Il joue avec son ludion,
Contemple l'écran
De son oscillographe magique...
Mais... où est l'homme
Une lettre, une affaire, une maison...
Il ne vit plus, il ne sait plus...
Il est presque mort...
Il s'éteint...
Il expire, il râle
Il crée la richesse,
Il la touche
Elle coule entre ses doigts...
Les chandelles sont éteintes,
Les bougies consumées...
Le poète
Gîte dans des cavernes noires,
Il avance parmi ses rêves;
Il se cache, gardant ses secrets
Au creux d'une pierre rouge
De sang...
L'homme a perdu (quelque chose) ...
Il ne vit plus, il ne sait plus...
Il est presque mort...
Il expire, il râle.

3 Dispositif enfermé dans un bocal, qui monte et descend quand on y fait varier la pression

XVII

Moue sur la bouche
Tristesse dans les yeux
On le devine
Guitare à la main
Pipe entre les dents
On le voit
Poésie, délicatesse
On l'applaudit.
Pourquoi ?
Il ne salue pas.
Il ne répond pas.
On le fait revenir.
Que d'oreilles ont déformé ses
chansons.
Que de bouches
Ont écorché sa poésie.
Pureté, pudeur
Son esprit ensorcelle.
Colère, rébellion
Ses mots nous réveillent.
Que de trésors
Ensevelis derrière ses notes.
Il chante, il chante
Pour lui...
Et quelques autres.
Une moustache, un front découvert
Il fait vibrer les cordes de son cœur.
Une impasse nue
Une chaleur délicate.
Notes, airs, chansons
Tournent, voltigent,

Homme
Si une de ses notes s'est posée
En ton cœur...
Garde-la précieusement
Ne la flétris
Et surtout ne la prête pas
Si tu l'as reçue
Elle est à toi.

4/2

Guitare à la main
Pipe entre les dents
On le devine
Moue sur la bouche
Tristesse dans les yeux
On le devine
Poésie, délicatesse
On l'applaudit.
Pourquoi ?
Il ne salue pas.
Il ne répond pas.
On le fait revenir.
Que d'oreilles
Ont déformé ses chansons.
Que de bouches
Ont écorché sa poésie.
Pureté, pudeur
Son esprit ensorcelle.
Colère, rébellion
Ses mots nous réveillent.
Que de trésors
Ensevelis derrière ses mots.
Il chante, il chante
Pour lui...
Et quelques autres.
Une moustache, un front découvert
Il fait vibrer les cordes de son cœur.
Une impasse nue,
Une chaleur délicate.
Notes, airs, chansons
Tournent, voltigent.
Homme, si tu l'as
Une note se pose
En ton cœur
Homme
Une note s'est posée
En ton cœur...
Garde-la précieusement
Ne la flétris
Et surtout
Ne la prête pas.
Si tu l'as reçue.
Elle est à toi.

Brève rencontre

Ô toi chère inconnue, pourquoi
N'es-tu pas restée avec moi
Tu étais l'incarnation même
De ma personne, de mon âme.

Je te vois, encore, assise
Seule à une table, bien mise,
Parmi danseuses et danseurs
Qui étaient remplis de bonheur.

Je me demande encore, pourquoi
Tu étais venue sous ce toit,
Peut-être bien, que tu cherchais
Ce que, moi aussi, je cherchais.

Nos regards se sont trouvés
Et ont compris qu'ils étaient frères
Nous avons fini de rêver,
Et délaissé pères et mères.

Nous n'avons même pas partagé
La joie, l'ivresse, la luxure
Des autres ; nous nous sommes confiés
À notre seule mère : la nature.

Ce fut d'ailleurs le début
De trois jours charmants, que nous
Avons vécus, sans aucun but ;
De nous plaire ; les autres ; pauvres fous.

Mais il a fallu que nous nous
Séparions, sans autre espoir
Que le souvenir...

Breve rencontre.

Ô toi chère inconnue, pourquoi
N'es-tu pas restée avec moi
Tu étais l'incarnation même
De ma personne, de mon âme.

Je te vois, encore, assise
Seule à une table, bien mise,
Parmi danseurs et danseuses
Qui étaient remplis de bonheur.

Je me demande encore, pourquoi
Tu étais venue sous ce toit,
Peut-être bien, que tu cherchais
Ce que, moi, aussi, je cherchais.

Nos regards se sont trouvés
Et ont compris qu'ils étaient frères.
Nous avions fini de rêver,
Et de laisser père et mère.

Nous n'avons même pas partagé
La joie, l'ivresse, la luxure
Des autres; nous nous sommes confiés
À notre seule mère: la nature.

Ce fut d'ailleurs le début
De trois jours charmants, que nous
Avons vécus, sans aucun lent:
De nous plaindre; les autres; panures fous.

Mais il a fallu que nous nous
Séparions, sans autre espoir
Que le souvenir....

Fantaisie et « nouvelle vague »

Un café, dedans un baise-fric,
Un tilt, secoué désespérément
Par une âme désespérée.
À une table, deux garçons, deux filles,
Deux filles, deux garçons espérant.
Au comptoir une femme assez vieille,
Laide ; une jeune femme moins vieille,
Très belle ; une jeune fille
Ni belle, ni laide...
Quelques hommes debout
Tiennent le plafond, raides...
Un groupe, jaune, vert, roux,
Attablé à une table...
Un garçon ouvre la porte,
Donne la pièce au portier
Qui était absent et crie « Surboum... Surboum »
Quelle langue parlait-il ?... nouvelle vague...
Tout de fois, je traduis ces mots par « bonjour »
Une tête se leva, deux têtes se levèrent...
Le forçat continuait à jouer au billard « Boum... »
Boomerang était la bille ;
Un autre écrivait avec un stylo...
La salle était basse...
Rouges, verts, jaunes étaient les bas
Des jeunes filles. Le pauvre être ne pouvant plus
Prit la file de l'air...
L'air était pluvieux...
Les jeunes gens déambulaient
Dans la rue...
Le rutabaga sortait de la caisse du marchand
De primeurs...
Les carottes s'éparpillaient sur la chaussée
Et dansaient à un rythme endiablé...
Le pauvre diable marchait toujours,

Fantaisie et "nouvelle"
vague

Un café, dedans un baire-frie,
Un filh, reconé désespérément
Par une âme désespérée.
A une table, deux garçons, deux filles,
Deux filles, deux garçons espérant.
Au comptoir une femme assez vieille,
Laide; une jeune femme moins vieille,
Très belle; une jeune fille
Ni belle, ni laide...
Quelques hommes debout
Tiennent le plafond, raides...
Un groupe, jaune, vert, rose,
Attablé à une table...
Un garçon ouvre la porte,
Donne la pièce au portier
Qui était absent et eue « Smboum... Smboum »
Quelle langue parlait-il ? ... nouvelle vague...
Tout de fois, je traduis ces mots par « Bonjour... »
Une tête se leva, deux têtes se levèrent...
Le forçat continuait à jouer au billard « Bonm... »
Boomerang, était la fille;
Un autre écrivait avec un stylo...
La salle était bare...
Rouges, verts, jaunes, étaient les las
Des jeunes filles - le pauvre être ne pouvant plus
Prit le fil de l'air...
L'air était fleuveux...
Les jeunes gens déambulaient
Dans la rue...
Le matabaga sortait de la caisse du marchand
De primems...
Les carottes s'éparillaient sur la chausse
Et dansaient à un rythme endiablé...
Le pauvre diable marchait toujours,
.../...

Fantaisie et « nouvelle vague » (suite)

Jamais, il n'avait tant plu...

L'art de plaire !...

Un artichaut roulait, emporté par la boue

Des égouts...

Des gouttes de pluie roulaient sur

Sa figure.

« Ursule » cria une femme...

Dames et messieurs se pressaient sur les trottoirs.

Arriverait-il trop tard ?

Jamais, il n'avait tant plu...

L'art de plaire !...

Un artichaut roulait, emporté par la boue

Des égouts...

Des gouttes de pluie roulaient sur

sa figure.

"Ursule" cria une femme...

Dames et messieurs se pressaient sur les trottoirs.

Arriverait-il trop tard ?

XX

Une table de joies...
Un lit de douceurs...
Un fauteuil de plumes
Dans lequel ma Mie
Rêve...
Une femme traverse la rue
L'eau ruisselle sur son parapluie...
Plusieurs chaises de soie...
Mes yeux sont heureux
Mes doigts rient...
La lumière chaude se faufile...
Les fleurs dansent...
Un oiseau chante...
Je ne parle pas
Ma Mie m'écoute
et comprend...

Une table de joies...
Un lit de douceurs...
Un fauteuil de plumes
Dans lequel ma Mie
Rêve...
Une femme traverse la rue
L'eau ruisselle sur son parapluie...
Plusieurs chaises de soie...
Mes yeux sont heureux
Mes doigts rient...
Je ne parle pas
Ma Mie m'écoute
et comprend...
La lumière chaude se faufile...
~~se font~~
Les fleurs dansent...
Un oiseau chante...
Je ne parle pas
Ma Mie m'écoute
et comprend...

Douceur

Je portais mes pas, sans but et sans temps,
À travers les rues, sombres et désertes...
L'obscurité avait chassé les gens,
Et les retenait emprisonnés ; verte
Était mon âme ; l'angélus égrenait
Ses coups irréguliers, inaccessibles...
Sur un banc, un clochard somnolait ;
Près de lui, une bouteille vide
Veillait sur le repos de cette âme,
Que le fer social n'avait point marquée.
Il gisait, détaché, et sans rame,
De tout être. Ce vieillard mal habillé,
En haillons, j'aurais voulu le réchauffer ;
Mais peut-être avait-il moins froid que moi,
Qui traverse, seul, ce désert glacé...
Près de là, on entendait le murmure
De la rivière ; Amour... Liberté...
Répétait-elle sans cesse ; dures
Sonnaient ces paroles, qui ne signifiaient
Rien, pour le profane. Les silhouettes
De grands peupliers altiers, sur le ciel,
Se détachaient, comme de grands squelettes,
Tristes et désespérés de leur grandeur.
À une de leurs branches, un croissant de miel
Était accroché, pareil à une fleur.
Au loin, les lumières de la ville,
Brillaient et entachaient de mille
Reflets indécents, le ciel parsemé
D'innombrables petits points lumineux ;
Île, entourée d'une mer obscure, et
Peu à peu, étouffée par l'océan
Des ténèbres. La lune brillait, comme un feu
De camp, perdu dans l'immensité des champs.

Je portais mes pas, sans but et sans temps,
Travers les mers, sombres et désertes ...
L'obscurité avait chassé les gens,
Et les rebreût emprisonnés ; Verbe,
Était mon âme ; l'angelus égrenait
Ses corps irréguliers, inaccessibles ...
Sur un banc, un clochard sonnolait,
Près de lui, une bouteille vide,
Veillait sur le repos de cette âme,
Que le feu social n'avait point marquée.
gisait, détreché, et sans rancune,
De tout être. Le vieillard mal habillé,
En haillons, j'aurais voulu le réchauffer,
Mais peut-être, avait-il moins froid que moi,
Lui Traverser, seul, ce désert glacé ...
Près de là, on entendait le murmure
De la rivière ; Hmoum ... liberté ...
Répétait-elle sans cesse, dure
Sonnaient ces paroles, qui ne signifiaient
Rien, pour le profane. Les silhouettes
De grands peupliers albiens, sur le ciel,
Se détachaient, comme de grands squelettes,
Tristes et désespérés de leur grandeur.
une de leurs branches, un croissant de miel
Était accroché, pareil à une fleur.
Au loin, les lumières de la ville,
Brillaient et entâchaient de mille
Noisettes indescendants, le ciel parvenu
D'innombrables petits points lumineux ;
le, entourée d'une mer obscure, et
Peu à peu, étouffée par l'océan
Des ténébreux. La lune brillait, comme un feu
De camp, perdu dans l'immensité des champs.

.../...

Printemps

Le soleil inonde la nature de mille
Rayons apaisants. Le ciel est bleu et sans nuage...
Mais, mon esprit ne s'en aperçoit pas. L'orage
Gronde sans cesse ; il a cessé d'être tranquille...

Le silence a posé sa patte de velours
Sur les bois et les champs. Tout est métamorphosé.
Il pleut sur mon cœur. Nul abri pour reposer.
Les gouttes le transpercent comme un calvacadour⁴.

Au loin, la ville s'embrace de mille lueurs
Ses rues sont pleines de vie : travailleurs, flâneurs...
L'obscurité s'est installée dans mon âme.
Le ciel noir, sans étoiles, est plein de drame.

L'air est pur, limpide...
L'hiver est assis à ma porte ;
La grêle cogne à ma fenêtre ;
La neige me déguise et me vole.

4 Ce terme est avant tout un adjectif qui désigne les écuyers qui avaient la surveillance des chevaux et de tous les équipages de l'écurie dans la maison du roi et des princes ; qualifie également une expression recherchée, maniérée, précieuse.

Printemps.

Le soleil inonde la nature de mille
Rayons apaisant. Le ciel est bleu et sans nuage ...
Mais, mon esprit ne s'en aperçoit pas. L'orage
Gronde sans cesse ; il a cessé d'être tranquille ...

Le silence a posé sa patte de velours
Sur les bois et les champs. Tout est inébranlable.
Il pleut sur mon cœur. Nul aile pour reposer.
Les gouttes le transpercent comme un calvacadon.

Au loin, la ville s'embrase de mille lueurs
Ses rues sont pleines de vie : Travailleurs, flâneurs ...
L'obscurité s'est installée dans mon âme.
Le ciel noir, sans étoiles, est plein de drame.

L'air est pur, limpide ...
L'hiver est assis à ma porte ;
La grêle cogne à ma fenêtre ;
La neige me déguise et me vole.

L'amour

Jacques s'exhale des douceurs du sommeil.
Le printemps chante dans toute la nature
La joie est partout... lui est seul...
Pourtant, il aime, il a envie d'aimer...
Dans la rue, il marche, il marche
Il est noyé dans la foule...
Une odeur de pourriture se mélange à l'air corrompu
Une jolie fille passe. La fille jolie regarde Jacques.
Jacques s'arrête, la regarde, la regarde, s'arrête.
« Ohé, Jacques, venez ; nous serons heureux. »
Elle te connaît... Elle t'attend...
Il s'arrête, la regarde...
Elle disparaît, emportée par le flot de la foule
Cette populace a repris son enfant.
Jacques repart, fatigué.
Les avenues succèdent aux avenues, les trottoirs aux trottoirs.
Il débouche dans une rue, un peu plus calme.
Le soleil a du mal à percer ses secrets cachés.
Une femme belle accoste Jacques et lui sourit
« Alors, Chéri, tu viens... »
Las de tout, il suit cette femme.
L'escalier est de bois, le bois est sale et vermoulu
La femme est belle.
Une porte noire, une clé d'argent, une chambre en désordre.
La dame devient, alors, une nymphe au corps satiné
« Regarde là, elle est pure »
Jacques ressent une sensation de fraîcheur ; il est nu.
Alors, ils font l'amour, ils savent ce qu'ils font...
Maintenant, Jacques rentre dans sa tour
Les gens le regardent passer, ils parlent
Ils parlent...

L'amour.

Jacques s'exhale des douceurs du sommeil.
Le printemps chante dans toute la nature
la joie est partout ... lui est seul ...
Pourtant, il aime, il a envie d'aimer ...
Dans la rue, il marche, il marche.
Il est noyé dans la foule ...
Une odeur de fleur de farine se mélange à l'air corrompu
Une jolie fille passe. La fille jolie regarde Jacques.
Jacques s'arrête, la regarde, la regarde, ... s'arrête.
« Vite, Jacques, venez; nous serons heureux ... »
Elle te connaît ... Elle t'attend ...
Il s'arrête, la regarde ...
Elle disparaît, emportée par le flot de la foule
Cette populace a repris son enfant.
Jacques repart, babillé.
Les avenues succèdent aux avenues, les trottoirs aux trottoirs.
Il débouche dans une rue, un peu plus calme.
Le soleil a du mal à percer ses secrets coelés.
Une femme belle accoste Jacques et lui souille
« Alors, chéri, tu viens ... »
Lors de tout, il suit cette femme.
L'escalier est de bois, le bois est sale et vermoulu
La femme est belle.
Une porte noire, une clé d'argent, une chambre en désordre.
La dame devient, alors, une nymphée au corps fatigué
« Regarde-la; elle est pure. »
Jacques ressent une sensation de fraîcheur; il est nu.
Alors, ils font l'amour, ils savent ce qu'ils font ...
Maintenant, Jacques rentre dans sa tour
Les gens le regardent passer, ils parlent
Ils parlent ...

Eh ! Oui

Vie, vie... Chienne de Vie...

Tu vas, tu viens pourrir
les hommes. Beaucoup ne
la voient passer... Elle
glisse, se faufile telle
Une anguille invisible...
Et pourtant, elle est là ;
Elle nous attend, terrible
Dans sa nudité.

Aujourd'hui ressemble à Hier
Demain est tel qu'aujourd'hui.
La vie est une profonde ornière,
Dont les bords sont lisses et sans bruit

L'amputé qui se tord
Embroché sur la vie
Comme la coccinelle
Aux ailes arrachées.

Eh! oui.

Vie, Vie ... clième de Vie...
Tu vas, tu viens harnis
les larmes. Beaucoup ne
la voie passer... Elle
Dylène, se faufile telle
une anguille invisible...
Et pourtant, elle est là;
Elle nous attend, terrible
Dans sa nudité.

Aujourd'hui ressemble à Hier
Demain est tel qu'aujourd'hui.
La vie est une profonde anière,
Dont les bords sont lisses et sans bruit

L'ambubi qui se stard
Embroché sur la vie
Comme la coccinelle
Aux ailes anachées.

Espoir

Ton ombre me poursuit désespérément ;
Partout, je respire ton parfum de rose ;
Souvent, en ton sein, mon âme morose
Reprend confiance, et repart sans tourment.
Tous mes gestes, c'est toi qui les commandes ;
Tu me donnes le doux espoir comme offrande ;
L'odeur de ta peau douce et halée m'enivre ;
J'adore mêler mes doigts à tes cheveux d'ébène,
Voir tes yeux mornes et las, pareils au givre,
Ta bouche proférer des prières lointaines
Que, seul, je puis traduire. Tu serais à moi,
Oui, bien à moi. Et même tu serais moi.
Nos chemins se croiseront-ils un jour ?
Aurais-je la joie, de te connaître pour toujours ?

Après l'averse

Elle est partie
Je suis resté.
La vie déroule son corps de serpent
Une foule d'idées submergent ce roc
Balayé par le vent des pensées.
Je suis là
Elle n'est plus là
Je suis las.
Où est-elle, infatigable et trépidante ?
Son souvenir baigne dans un flot
De monotonie sombre et vague.
La nuit, le Jour
Quelle différence ?
Je ne sais pas, je ne peux pas.
Vivre ou mourir
Mourir ou vivre

Envoi

Ton ordre me poursuit désespérément ;
Partout, je respire ton parfum de rose ;
Souvent, en ton sein, mon âme morose
Reprend confiance, et repart sans tourment.
Tous mes gestes, c'est toi qui les commandes,
Tu me donnes le don et l'air comme offrande ;
L'odeur de ta peau douce et l'huile m'enivre ;
Y'adore mêler mes doigts à tes cheveux d'ébène,
Voir tes yeux mornes et las, pareils au givre,
Ta bouche profère des phrases lointaines
Que, seul, je puis traduire. Tu serais à moi,
Oui, bien à moi. Et même tu serais moi.
Nos chemins se croiseront, ils un jour ?
Aurai-je la joie de te connaître pour toujours ?

Après l'averse

Elle est partie
Je suis resté.
La vie déroule son corps de serpent.
Une foule d'idées submergent ce roc
Balayé par le vent des pensées.

Je mis là
Elle n'est plus là
Je suis las.
'Où est-elle, infatigable et triépidante ?
Son souvenir baigne dans un flot
De monotone soubres et vague.

La nuit, le jour.
Quelle différence ?
Je ne sais pas, je ne pense pas.
Vivre ou mourir
Mourir ou vivre.

Souvenir

Mon âme est triste et mélancolique,
Mon cœur pleure et saigne.
Ô souvenir, tu me fais du mal
Je te revis... Je te revois...
Passage furtif, d'une fleur pure et insoumise.
Resteras-tu attachée ?
Non, peu à peu, tu t'estomperas
Recouvert de patine, de poussière
Et sombreras dans les ténèbres décourageantes.
Bientôt, je ne connaîtrais plus qu'un nom
Et tout aura disparu à mon souvenir.

Veille

Mon corps est las, mon cœur est gai
Le sommeil me regarde, narquois
La nuit étouffe le son des heures.
Dehors tout est calme et monotone.
Mes yeux restent désespérément ouverts...
Le bouchon dodine, frétille
L'eau est son meilleur ami
Puis... il s'enfonce, il s'enfonce
Je tire...
Une tête blonde m'apparaît.
Deux yeux me regardent... Je les reconnais
Hourra... C'est elle...
Qui, elle ? Je ne sais pas.
Le bouchon repart, danse et s'enfonce
Tout repart et recommence.
Je ne dors pas, je ne dormirai pas.

Souvenir

Mon âme est triste et mélancolique,
Mon cœur pleure et saigne.
Ô souvenir, tu me fais du mal
Je te revis Je te revois
Passage furtif, d'une fleur pure et insoumise.
Reviens-tu attachée ?
Non, peu à peu, tu t'effondreras
Recouvert de patine, de poussière
Et rouleras dans les ténèbres décourageant.
Bientôt, je ne connaîtrai plus qu'un nom
Et tout aura disparu à mon souvenir.

Ville.

Mon corps est las, mon cœur est gai
Le sommeil me regarde, parfois
La nuit étouffe le son des heures.
Dehors tout est calme et monotone.
Mes yeux restent désespérément ouverts
Le bouchon dodine, frivole
L'eau est son meilleur ami
Puis... il s'enfonce, il s'enfonce
Je sursaute
Une tête blonde m'apparaît.
Deux yeux me regardent Je les reconnais
Hannah ... C'est elle ...
Lui, elle ? Je ne sais pas.
Le bouchon repart, danse et s'enfonce
Tout repart et recommence.
Je ne dors pas, je ne dormirai pas.

XXIX

Le moteur ronfle...
La route tourne
La montagne se dresse
L'air frais, le vent, le soleil.
La joie est là, insouciante.
La route monte, descend
S'arrête, repart.
Odeur de lavande
Tuiles rouges
Pommes, poires, pêches
Le moteur ronfle, ronfle...
Il ne peut plus s'arrêter.
Un ruisseau, un bois.
Le tapis est de mousse, l'air est de joie.
Le ciel est transparent.
Un petit nuage blanc perdu dans le bleu.
Le moteur ronfle, ronfle, ronfle...
Cimes pelées
Bois verdoyants
Pins, peupliers
Tout est vert et chante, chante...
La route monte, descend...
La brume berce monts et prés
Le soleil baisse.
Demain « Je reviendrai »
Le moteur ronfle...
La route tourne, tourne,
Une ligne droite, un virage
Un deuxième...
Un oiseau vole, traverse
S'enfonce dans la forêt
Un autre virage, le moteur ronfle, ronfle...
Tout à coup, l'orage, les éclairs
Un mur d'obscurité se dresse, se dresse.
Je ne passerai pas
Je ne peux passer
Tout est foutu, foutu

le moteur ronfle...
la route tourne
la montagne se dresse
l'air frais, le vent, le soleil.
la joie est là, insouciante.
la route monte, descend
S'arrête, repart.
Odeur de lavande
Tuiles rouges
Pommes, poires, pêches
le moteur ronfle, ronfle...
Il ne peut plus s'arrêter.
Un ruisseau, un bois.
le tapis est de mousse,
l'air est de joie.
le ciel est transparent.
un petit nuage blanc
perdu dans le bleu.
le moteur ronfle, ronfle, ronfle...
cimes pelées
bois verdoyants
pins, peupliers
tout est vert et chante, chante...
chante...
la route monte,
descend...
la brume berce monts et prés
le soleil baisse,
demain "je reviendrai"
le moteur ronfle...
la route tourne, tourne,
une ligne droite,
un virage
un deuxième...
un oiseau vole, traverse
s'enfonce dans la forêt
un autre virage, le moteur ronfle,
ronfle...
~~le moteur ronfle...~~
tout à coup, l'orage, les éclairs...
un mur d'obscurité se dresse,
se dresse.
je ne passerai pas
je ne peux passer.
tout est foutu, foutu

XXX

Joie, Ô Joie
Ne me laisse pas,
Tu t'en vas ?
Non, reste avec moi
Tu ne veux pas ?
Je sais, tu ne m'aimes pas
Je ne suis pas de ta famille.
Tu m'en donnes parfois
L'illusion.
Puis tu repars,
Heureuse de mon tourment
Tu ris, tu rigoles.
Ah, Ah !
Tu me nargues
« Pauvre fou,
Va-t'en... »
Non, Non...
J'étais si bien
Auprès de toi...
Non, tu ne peux me laisser
Seul, seul...
Elle part, elle part...
Non, non...
Reviens, reviens...
Je pourrai t'aimer,
Être ton ami...
Ou...
Ton serviteur...
Ne m'abandonne pas
Aux tourments de
Ces êtres qui n'ont que
Lâchetés, souffrances
Pour cadeau...
Tu es partie...
Ta lueur est morte...
Les ténèbres l'ont remplacée
Le froid, le gel sont à ma fenêtre
Mon corps est de glace
Je ne peux bouger.
Je suis. Je ne suis pas
Je savais.
Je ne sais plus
Non,
Maintenant je ne sais plus...
Je ne sais rien.
Je n'ai jamais rien su.

Joie, Ô Joie
Ne me laisse pas,
Tu t'en vas ?
Non, reste avec moi -
Tu ne veux pas ?
Je sais, tu ne m'aimes pas
Je ne suis pas de ta famille.
Tu m'en donnes parfois
L'illusion.
Puis tu repars, la
Heureuse de mon tourment
Tu ris, tu rigoles...
Ah, Ah !
Tu me nargues
« Pauvre fou,
Va-t'en... »
~~Je ne sais plus~~
Non, Non...
J'étais si bien
Auprès de toi...
Non, tu ne peux me laisser
Seul, seul...
Elle part, elle part...
Non, Non...
Reviens, Reviens...
Je pourrais t'aimer,
Être ton ami...
Ou...
ton serviteur...
Ne m'abandonne pas
Aux tourments de
Ces êtres qui n'ont que
lâchetés, souffrances
Pour cadeau...
Tu es partie...
Ta lueur est morte...
Les ténèbres l'ont remplacée...
Le froid, le gel sont à ma fenêtre
Mon corps est de glace...
Je ne peux bouger.
Je suis - je ne suis pas
Je savais. Je ne
Je ne sais plus.
Non,
Maintenant je ne sais plus...
Je ne sais rien.
Je n'ai jamais rien su.

XXXI

Oh ! Vieux con de ...co
Comme prénom, Marco
Tu aurais pu avoir
À ta naissance « À boire »
Criais-tu... Et ceci
Tu le répètes, deci
Delà ; tu as trouvé
Ces deux mots excellents ;
Par eux, tu sais jurer.
« À boire... À boire... »
Un pantin, disloqué,
Voilà, tout ce que t'es.
Bouteille, à la mer
Jetée, sans père, ni mère,
Tu erres sur l'Océan
Vaste, froid, indécent,
Sans pouvoir accoster
Quelque rivage, et
Accueillant, et fertile.
Une jolie petite île
S'était, pourtant, offerte
À toi ; trop verte,
Trop pure, trop fragile,
C'était une belle île.
Dans tes grosses paluches

De laboureur : une mouche
Perdue dans une toile
D'araignée, pleine de poils
De ce genre d'araignée
Grosse, velue, tarée,
Qui apeure les enfants,
Gros monstre malveillant :
Une pomme, sur une poire,
Fruits périssables plus
Que tout autre. « À boire,
À boire ! » demandais-tu.
Masse ronde et informe
Qui dépasse les bornes ;
Guignol, qui distrait ton
Entourage ; pauvre con
Sadique, obsédé...
Bouteille... maintenant
Tu n'es plus qu'une épave,
Dans les mers s'enfonçant.
Tu crachotes, tu baves,
Essais vains, pour surnager
Moustique, dans du lait
Tombé, qui se défend
Vainement, devant
La société, narquoise,
Qui te cherche noise.
Quand seras-tu pourri ?

Où ! Vieux con de ... co .
Comme pénan , Marco
Tu aurais pu avoir .
H ta naissance « A boire
Crisis tu ... Et ceci
Tu le répètes , deci
Delà ; tu as trouvé
Ces deux mots excellents ;
Par eux , tu rais jouer .
" A boire ... A boire ... »
Un partin , disloqué ,
Vailà , tout ce que t'es .
Bouteille , à la mer
Uebée , sans père , ni mère
Tu es sur l' Océan
Vaste , froid , indescant ,
Sans pouvoir accorder
Quelque rivage , et
Accueillant , et fertile .
Une jolie petite île
S'était , pourtant , offerte
H toi ; trop verte ,
Trop pure , trop fragile
C'était une belle île .
Dans tes grosses paluches
De labouren : une mouche
Perdue dans une toile
D'araignée , pleine de poils
De ce genre d'araignée
Grose , velue , tarée ,

Qui abuse les enfants ,
Gros monstre malveillant ;
Une femme , ou une paine ,
Fruits périssables plus
Que tout autre . " A boire ,
H boire ! demandais-tu .
Masse ronde et informe
Qui dépasse les bornes ;
Cuiquel , qui distrais ton
L'antimage ; pauvre con
Sadique , obsédé ...
Bouteille ... maintenant
Tu n'es plus qu'une éponge ,
Dans les mers s'enfonçant .
Tu crochotes , tu bases ,
L'errais vains , pou surmager
Moustique , dans du lait
Tombé , qui se défend
Vainement ; devant
La société , nauquoise ,
Qui te cherche noir .
Quant seras-tu pourri ?

Précipices et sommets

Mon esprit est vide
Mon cœur se recouvre de larmes amères,
Mon âme, mon âme
Seule, elle me reste...
Mes mains sont inertes.
Mes doigts,
Ils ne peuvent caresser,
Ils sont morts
Eux, aussi.
Aucune maison...
La nuit m'entoure.
Cette nuit noire et laide
Où le gouffre ressemble à la ville,
Où la lèpre chante dans les cabarets,
Où le bonheur est malheur...
Non, je ne suis plus rien...
Je suis un Mort parmi les vivants,
Un Vivant parmi les morts.
Dieu n'entends-tu pas ma prière.
Elle est belle, elle est noble...
Mais...
Aide-moi, sauve-moi.
Non, tu aimes mieux me voir
Périr...
Tu es content.
N'es-tu qu'un mythe ?
Un courant d'air,
Un morceau de ciel bleu

Caché par la montagne ?
Réponds-moi
Évidemment, tu ne veux pas.
Tu ne peux pas...
Terres, mers, montagnes
Asservis par des êtres puant
Vous révoltez-vous ?
Servitude étouffante
Loin, loin de vous...
Rejetez ce peuple de fourmis
Et de cafards...
Ils sont fiers.
Ils vous ont vaincus.
Vaincus...
Ils dansent, ils chantent
Leur victoire...
Réveillez-vous,
Détruisez leurs idoles
Bruyantes et infectes
Qui portent la pourriture ;
Reprenez vos droits si chers,
Si nobles, si beaux...
Et, bannissez à jamais
Ce peuple de vermines

Grenoble, le 08 septembre 1962

Mon esprit est vide.

Mon cœur se recouvre de larmes amères

Mon âme, mon âme

Seule, elle me reste...

Mes mains sont inertes.

Mes doigts,

Ils ne peuvent caresser,

Ils sont morts

Loue, ami.

Aucune maison...

La nuit m'entoure.

Cette nuit noire et laide

Dit le gouffre ressemble à la ville,

Dit la lépre chante dans les cabarets,

Dit le bonheur est malheur...

Non, je ne vois plus rien...

Le mis en Mort parmi les vivants,

Un vivant parmi les morts.

Dieu n'entend, tu n'as pitié.

Elle est belle, elle est noble...

Mais...

Aide-moi, sauve-moi.

Non, tu aimes mieux me voir

Périr...

Tu es content.

Es-tu qu'un mythe?

Un courant d'air,

Un morceau de ciel bleu

Caché par la montagne?

Réponds-moi

Evidemment, tu ne veux pas.

Tu ne peux pas...

Tous, mes, montagnes

Armeis pas de être quant

Vous révoltez-vous!

Servitude étouffante

Loin, loin de vous...

Rejetez ce peuple de boumis

Et de cafards...

Ils sont fiers.

Ils vous ont vaincus.

Vaincus...

Ils dansent, ils chantent

Leur victoire...

Réveillez-vous,

Détruisez leurs idoles

Bourreaux et infectes

Qui portent la honte;

Prenez vos droits si chers,

Si nobles, si beaux...

Et, laissez à jamais

Ce peuple de vermine.

Prisonnier

Je suis assis

J'essaie de penser, je pense ;

À quoi ? À rien. Tout fuit.

Je me lève.

Un, deux, ... cent

Je fais les cent pas...

Je m'arrête devant la fenêtre.

Les arbres sont transparents...

Un nuage blanc traverse le ciel

Il me regarde, il m'a vu, il va m'emmener

Non, il passe sans s'arrêter...

Dans la cour le vent soulève le sable

Qui, retombe quelques instants après...

Un papillon bleu vole...

Que faire ? Attendre ?

Un fleuve limpide me traîne

Sans que je puisse m'accrocher à ses rives.

Mes pieds sont posés sur les sables mouvant

Où aller ?

Prisonnier.

Je suis assis.
J'essaie de penser, je pense ;
À quoi ? À rien. Tout fuit.
Je me lève.
Un, deux, cent.
Je fais les cent pas ...
Je m'arrête devant la fenêtre.
Les arbres sont transparents ...
Un nuage blanc traverse le ciel
Il me regarde, il m'a vu, il va m'emmener
Non, il passe sans s'arrêter ...
Dans la cour le vent soulève le sable
Qui, retombe quelques instants après ...
Un pavillon bien bâti ...
Que faire ? Attendre ?
Un fleuve limpide me traîne
Sans que je puisse m'accrocher à ses rives.
Mes pieds sont posés sur les sables mouvants.
Où aller ?

Le paradis retrouvé

D'un pas de rêve, je foulais
Les allées de sable gris.
Pelouses vertes et fleurs multicolores
Continuaient leurs dialogues.
Tout chantait et riait
Dans le jardin de Dieu...
J'allais à pas lents
Cherchant l'heure...
Le soleil inondait la terre
Mais, restait invisible...
Là... un marchand d'heures
Installé sur de vieilles marches.
Des heures, il y en avait beaucoup,
Implacables et ironiques ;
Elles n'étaient pas belles...
Je repartais sans heure...
Le jardin était immense et vide.
Où était l'entrée ?

Nulle part, je ne pouvais sortir.
Les couleurs dansaient, encouragées
Par les chants d'oiseaux invisibles...
L'obscurité grandissante
Emprisonnait les belles fleurs...
D'un pas de rêve, je foulais
Les allées de sable noir...
Jamais, je n'étais venu,
Tout m'était familier...
C'est alors qu'une main de soie
S'est posée sur mon visage,
Puis, vint se réfugier dans la mienne.
« Ces doigts... Je les connais... Ce sont eux »
Un bras m'apparut,
Une tête blonde me sourit.
C'était elle...
Elle m'avait retrouvé dans ce paradis.
Nous étions heureux.

Le Paradis retrouvé.

D'un pas de rêve, je foulais
les allées de sable gris.
Pelouses vertes et fleurs multicolores
Continuaient leurs dialogues.
Tout chantait et riait
Dans le jardin de Dieu....
J'allais, à pas lents
Cherchant l'heure...
Le soleil inondait la terre
Mais, restait invisible...
Là... un marchand d'heures
Installé sur de vieilles marches.
Des heures, il y en avait beaucoup,
Inflaçables et ironiques;
Elles n'étaient pas belles...
Je repartais sous l'heure...
Le jardin était immense et vide.
Où était l'entrée?
Nulle part, je ne pouvais sortir.
Les couleurs dansaient, encouragées
Par les chants d'oiseaux invisibles....

~~D'un pas de~~

l'obscurité grandissante
Embrisonnait les belles fleurs....
D'un pas de rêve, je foulais
les allées de sable noir...
Jamais, je m'étais vu,
Tout m'était familier....
C'est alors qu'une main de soie
S'est posée sur mon visage,
Puis, vint se réfugier dans la mienne.
" Ces doigts... Je les connais... Le sont eux "
Un bras m'attrapant,
Une tête blonde me sourit..
C'était elle...
Elle m'avait retrouvé dans ce paradis.
Nous étions heureux.

Désespoir

Dong, dong, dong...

Les douze coups s'égrènent

Clairs et tristes

À travers la nuit sans forme.

Le long cortège des heures

S'ébranle pareil à un enterrement ;

Chaque heure ressemble à cet homme

Qui a déguisé son cœur,

Pour accompagner son ami.

Le cortège passe...

Les heures s'écoulent...

Toutes aussi pleines...

Toutes aussi vides...

Je les attends...

Elles arrivent,

Elles passent,

Elles partent. ... Elles partent.

Désespoir

Dong, dong, dong ---
Les douces coups s'égrènent,
Clair et triste
Il traverse la nuit sans forme.
Le long cortège des heures
S'ébranle pareil à un enterrement;
Chaque heure ressemble à cet homme
Qui a déguisé son cœur,
Pour accompagner son ami.
Le cortège fane...
Les heures s'écoulent...
Toutes aussi pleines
Toutes aussi vides...
Elle le attend...
Elle arrive,
Elle partent,
Elles partent... Elle partent.

L'oiseau bleu

Un oiseau bleu
Vole dans le ciel bleu ;
Il vole, il vole...
C'est mon ami.
Il s'élançe, plonge,
S'approche
Repart...
Qu'il est joli !
Sa tête est d'azur
Son corps est de bonheur...
Il vole, il vole...
S'arrête,
Me sourit...
Il m'attend.
J'avance,
Il s'envole, il chante...
Sa voix est celle des sources.
Il se nourrit de Douceur,
Le Bien-être est son nid...
Mes yeux, mes yeux boivent sa joie...
Il s'en va !
Non, il revient,
Se pose sur un coussin de roses.
Je fais un pas.
Il s'envole, il me sourit...
Souvent, le matin, je le revois...
Il s'approche de moi
Et me regarde en souriant...

Un oiseau bleu
Vole dans le ciel bleu ;
Il vole , il vole ...
C'est mon ami .
Il s'élançe , plonge ,
S'approche
Rêchort ...
Qu'il est joli !
Sa tête est d'azur
Son corps est de Baucem ...
Il vole , il vole ...
S'arrête ,
Me sourit ...
Il m'attend .
Et avance ,
Il s'envole , il chante ...
Sa voix est celle des sources .
Il se nourrit de Baucem ,
Son Bien-être est son nid ...
Mes yeux , mes yeux boivent sa joie ...
Il s'en va !
Hou , il revient ,
Se pose sur un courrin de rose .
Et fais un pas .
Il s'envole , il me sourit ...
Souvent , le matin , je le revois ...
Il s'approche de moi
Et me regarde en souriant ...

14 juillet

Guirlandes et ampoules multicolores

Se mêlent à l'obscurité.

Lampions et feux de Bengale

Sillonnent les rues...

Une masse noire

Se presse sur les trottoirs...

En cette soirée la foule est sortie de sa torpeur,

Et, célèbre la fête, qui lui a donné toutes ses joies...

Les habitants se sont réunis sur la place... publique.

Un homme, bien mis, lance quelques paroles...

« Jeux... Amusements... Patrie » et repart aussitôt.

La foule des ouvriers, artisans reçoivent ses mots, avec recueillement

Ce soir, on leur a donné une poignée d'optimisme.

Mais... Où sont notaires, docteurs, commerçants ? ...

Je les devine derrière leurs volets clos.

Ils considèrent cette masse

Comme s'ils avaient fait une farce...

Bourgeois, descendez vous mêler à ces petites gens.

L'orchestre entonne les premières notes ;

La foule s'excite, délire, se démantibule...

La fête durera toute la nuit...

« Liberté » proclame-t-elle...

Ouvrier, artisan... Tu es libre.

14 juillet.

Quirlandes et amfiboules multicolores
se mêlent à l'obscurité.
Lampions et feux de bengale
S'illuminent les rues...
Une masse noire
se presse sur les trottoirs...
En cette soirée la foule est sortie de sa torpeur,
Et, celle-ci la fête, qui lui a donné toute sa joie...
Les habitants se sont réunis sur la place... publiquement.
Un homme, bien mis, lance quelques paroles...
« Jeune... Amusements... Patrie » et repart aussitôt.
La foule des ouvriers, artisans reçoit ses mots, avec recueillement.
Ce soir, on leur a donné une poignée d'optimisme...
Mais... Qui sont notaires, docteurs, commerçants?...
Je les devine derrière leurs volets clos.
Ils considèrent cette masse
Comme s'ils avaient fait une farce...
Bourgeois, descendez-vous mêler à ces petits gens.
L'orchestre entonne les premiers notes;
La foule s'excite, délire, se démantibule...
La fête durera toute la nuit...
"Liberté" proclame-t-elle...
Ouvriers, artisans... Tu es là lire.

Connaissance

Je marche dans un long couloir obscur...
À droite : une muraille lisse, uniforme et triste ;
À gauche : un mur uni, monotone et sans joie...
Le sol gluant se dérobe sous mes pas...
Au-dessus de moi, les ténèbres...
Devant, le couloir continue inlassablement...
J'avance à pas lents... Souvent mes pieds glissent ;
Péniblement, je me redresse...
Je suis sûr que je trouverai...
Tout à coup, une lueur... Tout est facile.
J'avance plus vite...
J'arrive devant une porte en bois, bardée de fer.
Avec beaucoup de peine, je la force...
Une joie immense m'envahit... enfin je vais savoir...
La porte s'ouvre...
Et... l'obscurité noire et laide, s'engouffre dans le couloir,
Tout disparaît à mes yeux...

Je marche dans un long couloir obscur...
À droite: une muraille lisse, uniforme et triste,
À gauche: un mur uni, monotone et sans joie...
Le sol glissant se dérobe sous mes pas...
Derrière de moi, les ténèbres...
Devant, le couloir continue inlassablement...
Elle avance à pas lents... Souvent mes pieds glissent;
Péniblement, je me redresse...
Elle me rassure que je trouverai...
Tout à coup, une lueur... Tout est facile...
Elle avance plus vite, ...
Elle arrive devant une porte de bois, gardée de fer.
Avec beaucoup de peine, je la force...
Une joie immense m'envahit... enfin, je vais savoir...
La porte s'ouvre...
Et... l'obscurité noire et laide, s'engouffre dans le
[couloir,
Tout disparaît à mes yeux...

Anne

Elle était blonde, elle était seule.

Elle était triste, elle était belle.

Elle aimait les arts.

Elle dessinait, elle sculptait.

Elle était seule, elle était triste.

Souvent, ses yeux se perdaient dans le lointain obscur,

Et oubliaient le spectacle terrestre,

Pour espérer des cieux meilleurs.

« Dieu est mauvais » me disait-elle ;

Alors, elle pleurait.

Elle sculptait, elle dessinait,

Elle était triste, elle était seule.

Elle croyait en un Amour pur et joyeux ;

Elle désirait, aimait qu'on lui donne.

Elle était triste.

Quel sentiment la retenait à notre humus ?

 Pourquoi es-tu partie ?

Je t'ai abandonnée aux griffes de ces fauves

Qui n'ont que l'orgueil et la jalousie pour compagnons.

 Me pardonneras-tu ?

Je ne pourrai jamais chasser la pensée que je t'ai trahie,

Brin de paille, emporté par le flot humain...

 Elle était seule, elle était triste ;

Un peu de lumière rentra en elle,

Elle fut moins triste...

Puis... Maintenant... Elle est seule...

Homme

Elle était blonde, elle était seule.
Elle était triste, elle était belle.
Elle aimait les arts.
Elle dessinait, elle sculptait.
Elle était seule, elle était triste.
Souvent, ses yeux se perdaient dans le lointain obscur,
Et oublièrent le spectacle terrestre,
Pour espérer des cieux meilleurs.
"Dieu est mauvais" me disait-elle;
Alors, elle pleurait.
Elle sculptait, elle dessinait,
Elle était triste, elle était seule.
Elle croyait en un Amour pur et joyeux,
Elle désirait, aimait qu'on lui donne.
Elle était triste.
Quel sentiment la retenait à notre lueur?...
Pourquoi es-tu partie?
Et t'ai abandonnée aux griffes de ces fauves
Qui n'ont que l'orgueil et la jalousie pour compagnons.
Me pardonneras-tu?
Et ne pourrai jamais chasser la pensée que je t'ai traitée,
En un se paille, emporté par le flot humain...
Elle était seule, elle était triste;
Un peu de lumière entra en elle,
Elle fut moins triste...
Puis... Maintenant... Elle est seule...

Bonheur

Souvent, ma pensée
Prend la route,
Rencontrant partout
Poussière, boue, calamité
Et te retrouve après un long chemin
Pure et joyeuse.
Nos deux âmes ailées
Unissant leur solitude
Partent à travers
Notre monde
Où tout est joie,
Où tout est bonheur,
Où tout est nous...
Tu es mon guide des passages obscurs
Je suis ton confident, ton ami.
Nous traversons la main dans la main
Les oasis familières,
Laisant la civilisation
Dans son ère primaire...
 Je suis toi
 Tu es moi.
Nos cœurs irriguent notre corps.
Et nous allons heureux, sans souci
Parmi l'incompréhension humaine.

Bonheur.

Souvent, ma femme
Prend la route,
Recontraint partout
Pauvreté, leurre et, calamité
Et se retrouve après un long chemin
Pure et joyeuse.
Nos deux âmes ailées
Unissant leur solitude
Partent à travers
Notre monde
Où tout est joie,
Où tout est bonheur,
Où tout est nous...
Tu es mon guide des passages obscurs
Je suis ton confident, ton ami.
Nous traversons la main dans la main
Les oasis familiales,
Laisant la civilisation
Dans son être humaine...
Je suis toi
Tu es moi.
Nos coeurs iniquent notre corps,
Et nous allons heureux, sans souci
Parmi l'incompréhension humaine.

Folie

Une grosse bête tremblait, s'agitait ;
Injures... « oui, non » elle se débattait.
Sa tête boursouflée jetait des flammes ;
Tête pourpre, violacée et sans âme.
Les yeux, globes morts, lui sortaient du crâne.
Il jurait, pestait, trépignait... « Âme,
Dis-le, dis-le ; je ne suis pas fou... hou »
Il était seul dans la nuit, comme le hibou.
« C'n'est pas moi... Jambon... les blouses blanches. »
De tribord à bâbord, allaient ses hanches.
« Tout le monde est contre moi... ouah, ouah... »
Sa tête grossissait, grossissait. « Ah...
Ah... » Et il tomba inerte et sans vie
Qu'il vive plus, Dieu ne l'avait pas permis.

Folie

Une grosse bête tremblait, s'agitait ;
Injures... « oui, non » elle se débattait.
Sa tête boursouflée jetait des flammes ;
Tête pourpre, violacée et sans âme.
Les yeux, globes morts, lui sortaient du crâne.
Il jurait, pestait, trépignait... « Âme,
Dis-le, dis-le ; je ne suis pas fou... hou... »
Il était seul dans la nuit, comme le hibou.
« C'n'est pas moi... Jambon... les blouses blanches. »
De tribord à bâbord, allaient ses hanches.
« Tout le monde est contre moi... ouah, ouah... »
Sa tête grossissait, grossissait. « Ah...
Ah... » Et il tomba inerte et, sans vie
Qu'il vive plus, Dieu ne l'avait pas permis.

XLII

Mes yeux regardent, sans voir

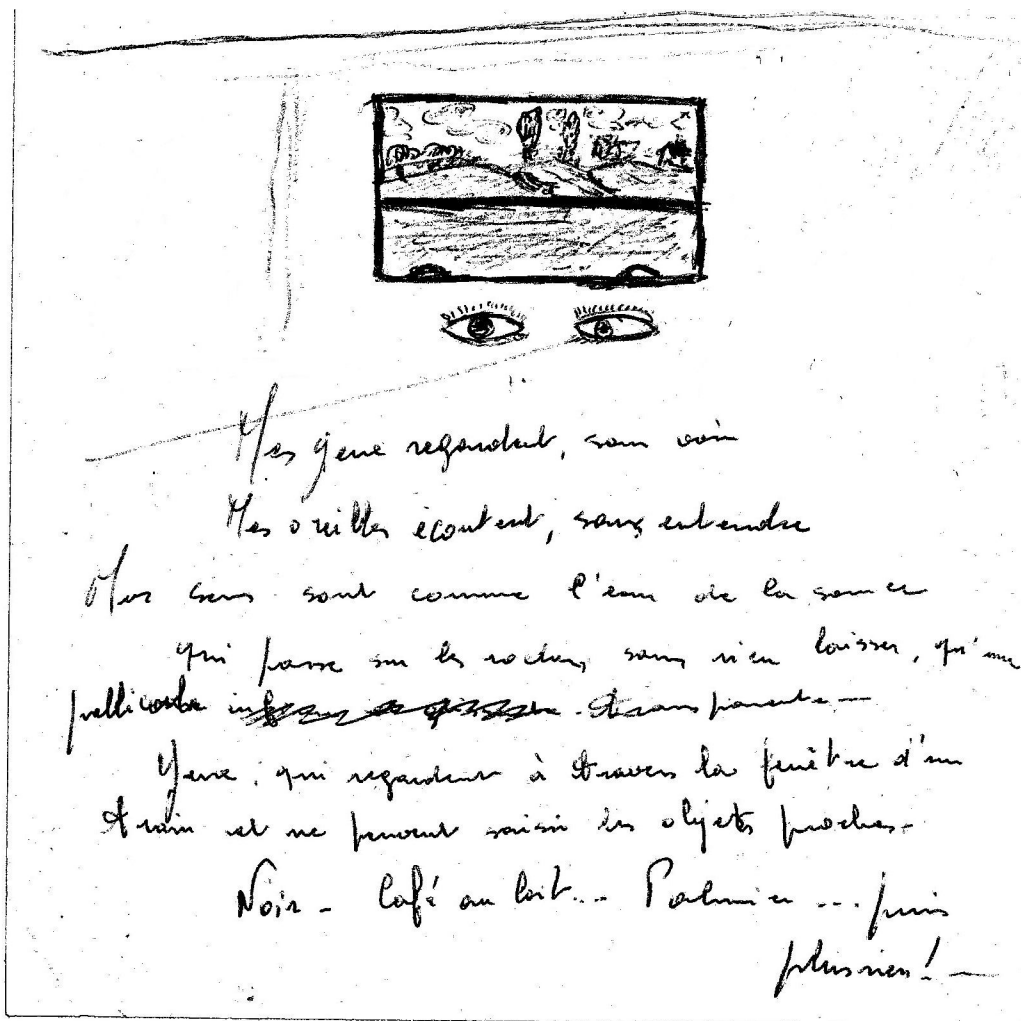
Mes oreilles écoutent, sans entendre

Mes sens sont comme l'eau de la source

Qui passe sur les rochers, sans rien laisser, qu'une pellicule transparente...

Yeux, qui regardent à travers la fenêtre d'un train et ne peuvent saisir les objets proches.

Noir – Café au lait... Palmier... puis plus rien !



1963

Belle solitude

Que la solitude est belle !
Tout s'anime,
Tout vit,
Tout est moi !
Les meubles parlent
Les arbres gémissent
Les rêves s'étirent
Les sensations se bousculent...
Le temps s'étire
Au fil des heures suspendues
Il s'écoule
À travers des rêves béats et tendres,
Où l'espoir que l'on touche
Que l'on étreint,
Que l'on use,
S'étale dans les flaques de bonheur
Qui se consume éternellement...
Pourquoi, personne ne vient
Savourer ces plaisirs
Vivre ma vie
Vivre notre vie
Que ce serait doux
De respirer les mêmes parfums,
D'écouter les mêmes voix
Précieusement tues...
Vivre nos rêves,
Édifier le monument de notre Amour
Écouter les chansons des abeilles
Surprendre les propos des broussailles...
Vivre le présent,
Goûter l'irréel proche
L'atteindre, le cultiver...
Connaître
Connaître pour nous deux...
Mon âme se tient
Sur la barrière de la connaissance,
Mais avec toi, mon cœur,
Nous sauterons allègrement
Ce voile de gaze flou,
Plein de richesse
Je suis près, mon âme

Tu es loin, mon cœur...
Oh ! Que la lumière est douce
Comme l'air est léger
Les arbres se taisent,
La nature somnole
Mais toi, mon cœur
Rend cette quiétude éternelle

Montargis, le 24 février 1963

Solitude désespérée

Les heures passent
Sans que je puisse les vêtir,
Elles coulent, nues et froides...
Et pourtant je dois les retenir
Les vivre,
Les fixer...
Seul à en jouir,
Seul à en désespérer
Personne qui aime
Aux mêmes instants
Ce que j'adore
Nul miroir
Pour refléter mon âme
Nul lac
Pour mirer mon cœur...
Rien,
Ce mot, ce néant
Pourquoi n'est-il pas mort
Dans l'œuf qui l'a enfanté,
Ce mot qui bourdonne
Dans les oreilles de mon esprit...
Dieu, père de tous tes enfants
Ne vois-tu pas que je roule
Dans une boue visqueuse
Injectée du sang de tes fils ?
Nulle part
Je rencontre ton ombre,
Aucun près
Ne révèle les traces de tes pas
Les hommes t-ont-ils détruits ?

Saint-Aignan, le 09 janvier 1963

Hauterive le 24 février 1963 Belle solitude

Que la solitude est belle!
Tant s'anime,
Tant vit,
Tant est moi! ...
Les meubles parlent
Les arbres gémissent
Les rêves s'étiennent
Les sensations se bousculent ...
Les temps s'étiennent
Au fil des heures ^{et des} ~~après~~ ^{américains} ~~américains~~.
Il s'écoule
À travers des rêves légers et tendus,
Dû l'apais que l'on touche
Que l'on ~~peut~~ s'étiend,
Que l'on use,
S'étiend dans les flaque du bonheur
Qui se consume éternellement ...
Pourquoi, personne ne vient
Savouer les plaines
Vivre ma vie,
Vivre notre vie.
Que ce serait donc
D'é respirer les mêmes parfums,
D'écouter les mêmes ^{voix} ~~voix~~;
Précieusement ~~à~~ ...
Vivre nos rêves,
Edifier le monument de notre Amour.
Écouter les ~~chansons~~
Les chansons des abeilles
Suspendre
Les propos des broussailles ...
Vivre le présent.
Garder l'inifé poche
D'atteindre, le cultiver ...
Connaitre
Connaitre pour nous deux ...
Mon âme s'étiend
Sur la barrière de la connaissance,
Mais avec toi, mon cœur,
Nous sauterons allégrement
Le voile de gaze blanc,
Plein de richesse
Je mis ~~mon~~ ^{mon} âme
~~Mon~~ ~~âme~~
Tu es loin, mon cœur ...
Ah! Que la lumière est douce
Comme l'air est léger
Les arbres se taisent,
Les notes sont sombres.
Mais toi, mon cœur
Reprend cette quiétude,
Émerveille ...

St. Hiquan de 5/10/63

Cabanat

Les heures passent solitude de sapée
Sans que je pense les vitra,
~~Les vitra~~
Elles coulent, mais et froides ...
Et pourtant
Il doit ^{de} ~~être~~ ^{revenir}
Les vivre,
Les fixer ...
Seul à en jouir,
Seul à en désempere
Personne qui aime
Aur même instant
Ce que j'adore,
~~Personne~~ Nul miroir
Pour refléter mon âme
Nul lac
Pour mirer mon cœur ...
Rien ...
Le mot, ce néant
Pourquoi m'ab. il pas mort
Dans l'oeuf qui l'a enfanté,
Le mot qui bondonne
Dans les oreilles de mon esprit ...
Dieu, père de tous les enfants
~~Ab. m'ab. d. d. pas?~~
Ab. vois. tu pas
Que je rende
Dans une bone vie future
Injectée du sang de tes fils!
Nulle part
Je rencontre ton ombre,
Nulun pas
Ne révèle les traces de tes pas.
Les hommes t'ont-ils détruit?

XLV

Une grille, des cailloux
Des marches, une maison,
Une porte,
Personne...
Je frappe, je rentre...
Aucune âme...
Seul, je suis seul...
Vous qui passez
Sans un regard,
Voyez ma peine...
Jeté à la rue
Sans un toit
Et de dire
« Ici est ma maison
Nul ne peut venir »...
La terre s'élance
Le ciel pèse
Les murs s'effondrent
Oh ! Ne m'oubliez pas,
Gentil myosotis...
Le trottoir lisse et brillant
Me renvoie
Un visage étranger...
Des yeux éteints
Des dents prêtes
|À mordre...
... Pierres...
Même vous !
Vous me trompez ?
Mes yeux étaient brillants,
Ceux-ci sont pleins de Mort...
Ma bouche était fière
Celle-ci se tait...
Oh ! Réveillez-moi,
Dites-moi que je rêve,
Étrangers de l'au-delà...
Ici, je suis chez moi,

Mais vous...
De quels droits
Foulez-vous cette terre
Naguère si riche,
Qui vous permets
De meurtrir
Les fleurs épanouies...
Repartez vite
Fuyez, fuyez...
Oh ! Ils restent là,
Ils rient...
Alors c'est donc moi
Qui ne suis pas de ce pays ?
C'est donc moi
Qui assassine,
Qui massacre
Et qui tue ?
Pourtant... ces arbres
Ils vivent !...
Je les entends
Je console leurs pleurs,
Je sais qu'ils souffrent...
Toi qui passes
Le sais-tu ?
Peu t'importe...
Cette rivière, là,
Qui baigne
Les maisons poussiéreuses,
Qui se tortille sous la route,
Qui se tord dans la fange...
Qui s'écoule...
La vois-tu ?
Non, tu fermes les yeux,
Tu te bouches les oreilles...
Tu vis ?...
Ah ! Quelle traîtrise,
Quel chaos...
Je n'en peux plus...
Ma peau se tend

Sur mes nerfs enchaînés,
Mes os craquent
Ma tête...
Mais Bon Dieu
Tout s'écroule...
Là, cette pierre
Elle tombe...
Ah ! Elle est tombée
Plus loin...
Et ce chemin
Qui n'en finit pas,
Et ces femmes
Qui marchent,
Sans savoir pourquoi...
Et la neige
Qui tombe sans arrêt,
Et ceci, et cela
Pourquoi ?
Oui, pourquoi ?
Éclairez mon âme,
Adoucissez mon cœur...
Avoir fui
La douceur chaude et muette,
Avoir parcouru
Tant de terres arides
Pour échoir là,
Parmi des baraques infectes,
Mordus par le feu,
Parmi des cheminées
Rouges de sang
Qui crachent les entrailles de la
terre
Que d'espoirs sont enfouis
Sous les ruines de cette ville...
Je suis là,
Je suis triste.
Je suis seul...

Montargis, le 18 février 1963

Une grille, de cailloux
 De marches, une maison,
~~une porte...~~
 Une porte, ~~une porte~~
 Personne...
 Je frotte, je rentre...
 Aucune âme...
 Seul, je mis seul,
 Je mis seul...
 Vous qui passez
 sans mon regard,
 Voyez ma peine...
 J'ai à la rue
 Sans un toit
 Et de dire
 "J'ai ma maison
 Nul ne peut venir"
 Les fleurs s'élançaient,
 Le ciel s'effondrait...
 Oh! ne m'oubliez pas,
 Gentil myosotis...
 Et ~~le~~
 Les tisons lisse et brillant
 Me renvoie
 Un visage étranger...
 Des yeux éblouis
 Des dents fétides
 Et mordre...
 Mon ~~...~~ Pierres...
 Vous m'avez ~~...~~
 Même vous!
 Vous me trompez!
 Vos yeux étaient brillants,
 Ceux-ci sont pleins de mort...
 Votre bouche était fière
 Celle-ci se tait...
 Les ~~...~~
 Oh! Poivrelles, moi,
 Dites moi ~~...~~ que je rêve...
 Mais ~~...~~
 Étrangers de l'au-delà...
 Ici, je mis chez moi,
 Mais vous...
 De quels droits

Houtang's 12 février 1963
 Toulez - van cette terre
 Née si riche,
 Qui vous bermez
 De mentir
 Les fleurs à harmonies...
 Reparlez vite
 Fuyez, fuyez...
 Oh! Il rebaut là,
 Il rient...
 Mais c'est donc moi
 Qui ne mis pas
 de ce pays?
 C'est ~~...~~ moi
 Qui assassine,
 Qui massacre
 Et qui stue?
~~...~~
 Pourtant... ces arbres
 Ils vivent!...
 Je les entends,
~~...~~
 Je console leurs pleurs,
 Car je sais qu'ils souffrent...
 Toi qui passes
 Les sais-tu!
 Peu t'importe...
 Cette rivière, là,
 Qui baigne les maisons pourrieuses,
 Qui se tord sous la route,
 Qui se fard dans la fange,
 Qui s'évade...
 Les vois-tu?
 Non, tu fermes les yeux,
 Tu te bouche les oreilles...
 Tu vis!...
 Ah! Quelle traîtrise,
 Quel chaos...
 Je m'en fers plus...
 Ma Jean ne tond
 Sur mes neufs enchaînés,
 Ma os craquent
 Ma tête...
 Mais Bon Dieu
 Tout s'évade...
 Ici, cette pierre
 Elle tombe...

Alors
 Oh! elle est tombée
 Plus loin...
 Et ce chemin
 Qui n'en finit pas,
 Et ces femmes,
 Qui marchent,
 Sans savoir pourquoi...
 Et la neige
 Qui tombe sans arrêt,
 Et ceci, et cela
 Pourquoi?
 Oui, pourquoi?
 Éclairciez mon âme,
 Adoucissez mon cœur...
 Vous qui
 Les donnez chaude et miette,
 Vous parcourez
 Tout de terres arides
 Pour échapper là,
 Parmi des bousques infectes,
 Abordus par le feu,
 Parmi des chemins
 Poings de sang
 Qui crachent les entrailles de la terre
 Que d'espoirs sont enfouis
~~...~~
 sous les ruines de cet vilain...
 Je mis là,
 Je mis triste,
 Je mis seul...



XLVI

À Francine et Richard

Sur la route poussiéreuse
Sautillent deux enfants.
Deux visages roses et blonds
Se confondent
Avec l'or des blés.
Agités
Par la brise familière.
Leurs ? roux,
Gonflés de bagages inutiles
Pendent à leurs bras fragiles :
Trace du labeur incertain
Noyé dans leur sensibilité
Et inondé de candeur...
Le frère plein de fougue
Défend la sœur fragile
Et s'enorgueillit
De ses succès éphémères.
Deux nattes blondes et belles
Coulent sur une nuque
Nacrée et touchée
Par la beauté naïve.
À petits pas,
Ils s'avancent,
Cueillant avec mystère
Les fleurs inconnues
Qui s'élèvent en volutes inassouvies...
Leur rire fait lever
Les plus malades,
Enrichis les plus misérables,
Éclaire les visages les plus tristes...
Leurs yeux enflamment
Les feux éteints
Depuis de nombreux siècles...
Les morts s'animent à leur passage
Pour leur jeter les roses de l'au-delà
Pleines de pureté

Blois, le 02 février 1963

Blois le 2 février 63
Sur la route poussiéreuse (A Francine
sautillent deux enfants. et Richard)
Deux visages roses et blonds
Se confondent
Avec l'or des blés,
Agités
Par la brise familière.
deux, roses roux,
Gonflés de bagages inutiles
Pendent à leurs bras fragiles :
Trace du labeur incertain
Noyé dans leur sensibilité
Et inondé de candeur...
Le frère plein de fougue
Défend la sœur fragile
Et s'enorgueillit
De ses succès éphémères.
Deux nattes blondes et belles
Coulent sur une nuque
Nacrée et touchée, par la beauté naïve
Par la beauté naïve.
A petits pas,
Ils s'avancent,
Cueillant avec mystère
Les fleurs inconnues
Qui s'élèvent en volutes inassouvies...
Leur rire fait lever
Les plus malades,
Enrichit les plus misérables,
Éclaire les visages les plus tristes...
Leurs yeux enflamment
Les feux éteints depuis
Depuis de nombreux siècles...
Les morts s'animent à leur passage
Pour leur jeter les roses de l'au-delà
Pleines de pureté.

XLVII

Mures, raisins, pêches
Mures bosselées
Raisins à la peau lisse
Pêches veloutées
Mures, raisins, pêches
Réserves de soleil
Pulpes
Sources de délices
Écrasées
Sous le croc assoiffé.
Mures, raisins, pêches
Jets de douceurs
S'élançant
Dans la bouche palpitante.
Fontaines de Jouvence
Humectant
Les palais enflammés.
Mures, raisins, pêches
Coupes de nectar
Déversant
Ses trésors éternels
Sur la langue vacillante
L'amour est pareil à ces fruits

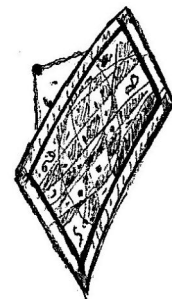
XLVIII

T'aimer !
J'ai peur
De meurtrir l'oiseau bleu...
Toi si pure,
Si sensible, si belle...
Moi si pauvre...
Que le monde serait
Irréel
Si je t'aimais
Mais, en ton nom
En celui de l'Amour
Ai-je le droit
De t'aimer...

Blois, le 08 février 1963

Blois le 8 - 2 - 53.

Mures, raisins, pêches
Mures bosselées
Raisins à la peau lisse
Pêches veloutées
Mures, raisins, pêches
Sources de délices
Écrasées
Sous le croc ^{assoiffé}
Jets de douceurs ^{Mures, raisins, pêches}
S'élançant
Dans la bouche palpitante.
Fontaines de Jouvence
Humectant
Les ^{palais} enflammés ^{Mures, raisins, pêches}
Coupes de nectar
Déversant
Ses trésors éternels
Sur la langue vacillante
L'amour est pareil
À ces fruits.



T'aimer !
J'ai peur
De meurtrir l'oiseau bleu...
Toi si pure,
Si sensible, si belle...
Moi si pauvre...
Que le monde serait
Irréel
Si je t'aimais
Mais, en ton nom
En celui de l'Amour
Ai-je le droit
De t'aimer...

XLIX

Elle s'en allait gaiement
Sur les entiers moussus
Bordés d'arbres nouveaux...
Ses pas effleuraient
Les cailloux
Ses yeux mutins et sévères
Bavardaient
Avec les oiseaux
Son esprit solitaire
Espérant l'espoir
Chevauchait
Par-delà les pays de la sensibilité...
Son amour inassouvi
Flottait
Dans ses rêves riches et futurs
Parfois, sa main
S'élançait vers les cieux
Pour recueillir quelque prière
D'un ami cher et inconnu...
Elle marchait
Sans savoir pourquoi...
Elle riait
Elle voulait vivre...
Toutes ces questions insolites
Qui se posaient
Pendant la fraîcheur de son sommeil...
Pourquoi?...
Dans le fond de ses yeux
La lueur de la tristesse
Somnolait doucement...
Son cœur frissonnait
Au moindre cri de détresse

Elle s'en allait gaiement
Sur les entiers moussus
Bordés d'arbres nouveaux...
Ses pas effleuraient
Les cailloux
Ses yeux mutins et sévères
Bavardaient
Avec les oiseaux
Espérant l'espoir
Chevauchait
Par delà les pays de la sensibilité...
Son amour inassouvi
Flottait
Dans ses rêves riches et futurs...
Parfois, sa main
S'élançait vers les cieux
Pour recueillir quelque prière
D'un ami cher et inconnu...
Elle marchait
Sans savoir pourquoi...
Elle riait
Elle voulait vivre...
Toutes ces questions insolites
Qui se posaient
Pendant la fraîcheur de son sommeil...
Pourquoi?...
Dans le fond de ses yeux
La lueur de la tristesse
Somnolait doucement...
Son cœur frissonnait
Au moindre cri de détresse

L

Dors
Une rose à tes pieds
Crie mon bonheur
Douce tendresse
Tendre douceur
Le temps n'est plus rien
Il s'en va
Peu importe
Nous l'avons vêtu
De notre Amour
Tout nous ressemble
La pluie mélancolique
Le ciel joyeux
Les près multicolores
Le ruisseau fragile
Qui serpente
Dans l'ombre douce
Partout
Nous découvrons notre Union
Sous la feuille d'un chêne
Dans les reflets d'un étang
Parmi les marguerites orgueilleuses
Les roses frêles
Les œillets délicats
Les lilas parfumés
Tous les lieux du monde
Sont notre demeure
La forêt nous reçoit
Pour prier
La ville nous dérobe
Aux regards
Les champs nous offrent
Leur couche
De parfums, de couleurs
De formes et de mouvements
La mer nous accompagne
Dans le lointain de nos rêves
Le ciel est notre complice
Qui sourit malicieusement
De par le monde
Tout est Amour
Tout est Nous
Le 26 mai 1963

Dors
Une rose à tes pieds
Crie mon bonheur
Douce tendresse
Tendre douceur
Le temps n'est plus rien
Il s'en va
Peu importe
Nous l'avons vêtu
De notre Amour
Tout nous ressemble
La pluie mélancolique
Le ciel joyeux
Les près multicolores
Le ruisseau fragile
Qui serpente
Dans l'herbe douce
Partout
Nous découvrons notre Union
Sous la feuille d'un chêne
Dans les reflets d'un étang
Parmi les marguerites orgueilleuses
Les roses frêles
Les œillets délicats
Les lilas parfumés
Tous les lieux du monde
Sont notre demeure
La forêt nous reçoit
Pour prier
La ville nous dérobe
Aux regards
Les champs nous offrent
Leur couche
De parfums, de couleurs
De formes et de mouvements
La mer nous accompagne
Dans le lointain de nos rêves
Dans nos rêves
Le ciel est notre complice
Qui sourit malicieusement ...
De par le monde
Tout est Amour
Tout est Nous

Toile

Ce pinceau
Qui sans cesse
Passe et repasse
Hésite...
Tout de bleu
Il y a quelques instants
Maintenant de sang
Crible cruellement
La pureté du ciel
Puis, il se pare de nuit
Domaine du désespoir
Et laisse tomber
Des gouttes de ténèbres
Sur la lumière à peine éclore
Pinceau
Que veux-tu crier ?
Il continue sa valse
Inassouvie
Déposant de l'or,
Fixant des feuillages...
Sans cesse
Il passe et repasse,
Hésite...
Parfois sa pointe s'illumine

Mais, bientôt
Son éclat cède à l'empire de l'obscur...
Il court sur la feuille,
Fait une tache
Découpe une longue traînée
S'immobilise
Réfléchit...
Il veut continuer
Sa danse vers l'irréel
Son cœur saigne
Sur la pureté immaculée
Poursuivre cette ronde ?
Oui... mais comment...
L'amour
Ne m'a-t-il pas trahi
Jusqu'à ce jour ?
L'art m'a laissé
Son cadeau tout auréolé
Pour me conduire
Vers la solitude...
Nul pinceau ami
Dépose à mes côtés
Ses couleurs langoureuses...

Toile

Ce pincean
Qui sans cesse
Pare et repare
Hérisse ...
~~Tant de bleu~~
Tant de bleu
Il y a quelques instants
Maintenant de sang
Diable cruellement
Les pinces du ciel
Puis, il se pare de nuit
D'anses du désespoir
Est laire flamber
Des gouttes de ténacité
Sur la lumière à peine éclose
Pincean
Que veut tu ciel ?
Il continue sa valse
Inconnue
Dépouant de l'or,
Fixant des feuillages ...
Sans cesse
Il pare et repare,
Hérisse ...
Parfois sa pointe s'illumine
Fait, lieutôt
Son éclat aide à l'empire de l'obscur
Il cambre sur la feuille,
Fait une tâche ~~par~~
Découpe une long traînée
S'immobilise,
Se fléchit ...

Il veut continuer
Se dresse vers l'infini,
Son cœur saigne
Sur la pince immaculée
Pannière cette corde ?
Lui ... mais comment ...
L'annon ~~se s'agitif pas~~
Abe fin'a . t. il pas trahi
Jusqu' à ce jour ! ..
L'air m'a lairé
Son cadeau tout amolé,
Puis me conduire
Vers la solitude ...
Haut pincean ami
Dépose à mes côtés
Les couleurs languissantes ...

LII

Sans cesse ma pensée débordante
Chemine vers toi
Ma chère amie.
Que fais-tu
Par-delà les toits ruisselants ?
Moi qui suis là
Prisonnier de murs infects,
Là, sans orgueil
Vide et maussade
Mille idées traversent
Mon esprit aveugle...
Je te vois au côté d'un étranger
Usant les paroles
Qui me sont chères et si belles...
Je t' imagine
Errant parmi les rues
Coupées de rivières
Volant en son sein
Les lumières des passants...
Tes cheveux d'obscurité
Dégouttent de pluie.
Ton beau visage
Est fouetté
Par les éternelles gouttes
De ces jours printaniers...
Je t'espère seule,
Comme moi,
Rêvant à une vie fugitive

Remplie de rien
Dénudée de tout
Tes yeux regardent
Les murs
Où, peut-être, s'accrochent
Quelques images de l'espoir ;
Tu ne les vois...
Autour de toi
Plus rien n'existe...
Même le bruit de la pluie
Qui frappe à tes carreaux
T'est inaccessible...
Ton cœur n'est plus là
Tes mains s'agitent
Ton âme est partie
Ta tête repose
Lourdement
Sur le cuir irréel ;
Ton cœur ne t'appartient plus
Tu n'es plus
Qu'un cœur et une âme
S'élançant
Parmi les nuages échevelés
Découvrant
La lune mystérieuse
Au sein d'une mer tourmentée...
Mais... Et si tu étais ailleurs ? ...

Montargis, le 20 mars 1963

Antanas Le 20 Mars 1963

Sans cesse ma pensée débordante
Chemine vers toi
Ma chère amie ?
Une fois - tu descends
Par-delà les toits miroitants ?
Toi qui mis là
Prisonniers de murs infects,
Là, sans ornement
Vide et maussade
Hille idés traversent
Ton esprit aveugle ...
Je te vois au côté d'un étranger
Usant les paroles
Qui me sont si chères et si belles ...
Je t'imagine
Enroulé parmi les nues
Loupées de rivières
Volant en son sein
Les lumières des lanternes ...
Tes cheveux d'obscurité
Dégouttent de pluie.
Ton beau visage
Est fané
Par les éternelles gouttes
De ces jours printaniers ...
Je t'aspire seule,
Comme moi,
Relevant à une vie fugitive
Remplie de rien
D'absence de tout

~~.....~~
Tes yeux regardent
Les murs (flous)
Qui, peut-être, s'accrochent
Quelques images de l'après;
Tu ne les vois ...
Autour de toi
Plus rien n'existe ...
Hélas ^{le bruit de} la pluie
Qui te frappe à tes carreaux
T'est inaccessible ...
Ton cœur n'est plus là
Tes mains s'agitent
Ton âme est partie
Ta tête repose
Lourdement
Sur le cuir inélastique,
Ton corps ne t'appartient plus
Tu n'es plus
Qu'un cœur et une âme
S'élançant
Parmi les nuages échoués
Découvrant la
Lune mystérieuse
Au sein d'une mer tourmentée ...
Mais ... Et si tu étais ailleurs? ...

LIII

Dieu, que la terre est lourde !
Que le ciel est haut !
Ce sol prêt à craquer
Fissuré
Et dégouttant de fiel
Se roulant dans sa fange
Éclatant de rire
Et de trous,
Éclaboussant et tendre
Où se mire l'azur
Le bleu...
Vite, vite, prends-le
Il est parti
Il n'a laissé qu'une saveur inconnue
Pourtant... Quelquefois
Cette douceur, cette béatitude
Toute bleue
Tu la touches presque
Tu la sens proche...
Oh ! Oui... je sens son odeur
Une odeur de mélancolie
De lavande
Et d'arbres d'avril...

Encore un effort
Tu es à deux pas de la clairière
Les elfes dansent,
Les fées lutinent,
Les princesses s'étalent
Dans leur corolle
De gaze transparent...
Leurs yeux rêvent
Aux gentils princes,
Poètes dans le cœur
Troubadours dans l'âme...
Elles t'attendent
Depuis que tu as vu le jour
Elles te connaissent
Souvent elles ont ouï
Ta voix
Sautant des buissons embroussaillés
Transperçant l'aubépine
D'une blancheur nouvelle...
Et toi
Tu le sais ! ...
Dieu que la terre est lourde !

Montargis, le 17 avril 1963

Montargis 17/10/63

Dieu, que la terre est lourde.
 Que le ciel est haut!
 Le sol prêt à craquer
 Fermé
 Et dégoûtant de fiel,
 Se roulant dans sa fange
 Et clabaut de nie
 Et de trous,
 Et labourant et fende
 Qui se mire l'azur,
 Son bleu...
 Vite, vite, prends-le
 Il est parti
 Il n'a laissé qu'une saveur ~~et~~ ^{de} inconnue
 Pourtant... Quelquefois
 Cette douceur, cette brièveté
 Tombe bleue
~~Et la stanche~~ presque
~~Et la sens~~ proche...
 Ah! oui... je sens son odeur
 Une odeur de mélancolie
 De lavande
 Et d'aurès, d'auril...
~~Hyacinthe, absinthe~~
 Encore un effort
 Tu es à deux pas de la clairière
 Les elfes dansent,
 Les fées lutinent,
 Les princesses s'ébalaient
 Dans leur corolle
 De gaze transparente...
 Leurs yeux rêvent
 Aux gentils princes,
 Poètes dans le ~~ciel~~
 Troubadours dans l'âme...
~~Elles les attendent~~...
~~Cesse~~ Elles s'attendent...
 Depuis que tu as eu le jour
 Elles te connaissent,
 Souvent elles ont oui

Tu vois
 Toutant les luminaires embrouillés
 Transperçant l'auréole
 D'une blancheur nouvelle...
 Et toi
 Tu le sais!...
 Dieu que la terre est lourde!

La cheminée (Ambiance)

Une cheminée
Le bois s'effondre
Blessé par les flammes chaudes
Assis sur le sol de tendresse
Nous regardons
Les objets familiers
Une petite fille crie
Contemplant
L'âtre resplendissant
Les petits pieds
Heurtent le sol
Qui l'a accueillie
Avec tant de douceur
Quelques livres épars
Montrent leurs pages
Usées
Par des doigts avides...

Je pense au temps jadis
Où enfant
Je rêvais,
Seul... dans ma chambre
Mes yeux tristes
Vagabondaient
Dans le lointain de la fenêtre ouverte
Loin, très loin
Vivait le monde des nuages
Du ciel et des étoiles...

Tu es là
Assise près de moi
Blottie dans la chaleur familiale
Tes yeux me sourient
Et mon cœur est gai

Montargis, le 22 mai 1963

La cheminée
Ambiance.

Montargis le 22 Mai 1963

Une cheminée
Le bois s'effondre
Péroré par les flammes chaudes

~~Les~~

Amis sur le sol de tendresse
Nous regardons
Les objets familiers
Une petite fille crie
L'contemplant

Si l'âtre resplendissant
Les petits pieds
Heurtent le sol
Qui l'a accueillie
Avec tant de douceur
Quelques livres épar
Montrent leurs pages
Vivés par
Par des doigts avides ...

~~Montargis~~
~~Montargis~~

Le feu au temps jadis
Lui enfant

Le voisin.

Seul ... dans ma chambre

Mes yeux tristes

~~Les~~ Vagabondant

Dans le bois blanc de la fenêtre ouverte

Looin, très looin

Vivait le monde ^{de la jeunesse} ~~simple et~~
Du ciel et des étoiles ...

Tu es là

Arrive près de moi

Plotte dans la chaleur familiale

Tes yeux me nourrissent

Et mon cœur est gai

LV

Un petit ruisseau
Qui gazouille
Sous la verdure
Des arbrisseaux en fleurs
La mousse
Recueille les pas
Des petits lapins
Tout de roses vêtus
Et venus là
Pour admirer la lune
Qui brille
Dans son coffret de brume
Les sentiers
Remplis de fruits
À la pulpe mystérieuse
Gambadent
Dans l'ombrage
Des arbres qui dardent leurs cimes
Vers les cieux d'azur
Les rochers
Qui boivent à l'eau claire
Ont des couleurs multiples
L'un est bleu :
Un morceau de ciel
Oublié par mégarde
Un autre est d'or :
Un rayon de soleil
Couché là
Pour se réchauffer
Celui-ci n'a pas de couleur
C'est le temps
Qui invite l'oiseau

Dans sa ronde éternelle...
Il en est un
Caché par les fleurs
Multicolores
Aux couleurs tendres et douces
Tous les animaux
De la forêt le connaissent
Les enfants
L'ont aperçu
Lorsque le soir
Leur grand-mère
Aux yeux resplendissant
Contait
L'aventure de cette pierre lointaine
Son histoire court de bouche en bouche
De feuille en feuille
Les cœurs s'ouvrent
À l'approche de son nom
Qui envoûte
Les âmes tristes
Dans tout le royaume
On le prie
C'est le Dieu de ce monde
Un Dieu
Ni bon, ni mauvais
C'est un « Dieu »
Il est serviteur et maître
Douceur et bonheur
Il a la clarté
Des matins ensoleillés
La forme des cœurs épris
Un seul mot
DIEU...

LVI

Si près de toi
Quelques rues à franchir
La lune pâle
Qui court
À travers les nuages
Les arbres obscurs
Barrière de mes yeux
Vers le couchant
Le ciel
Est encore lumineux
Rempli
De couleurs bizarres
Et flamboyantes
En vain, je te cherche
J'ai fermé les yeux
Je t'ai aperçue
Tu descendais du train
Mes yeux se sont ouverts
Tu as disparu
J'entends ton cœur
Qui bat
Contre ma poitrine
Je tourne la tête

Seule, la nuit
Cette nuit m'enveloppe
Qui est si douce
Lorsque tu me donnes ta main...

Les êtres
Qui me sont étrangers
Qui n'ont rien à voir
Ave moi
Et qui sans cesse
Jaillissent de terre
En criant
Qui frappent à ma porte
Et arrivent
Comme la grêle
Sur les fleurs à peine écloses...
Ces êtres
D'où viennent-ils ?
De quel droit
Soulèvent-ils le rideau
Qui orne ma fenêtre...

Montargis, le 03 juin 1963

Montargis le 3 juin

I

Si près de toi
Quelques mas à franchir
La lune pâle
Lui cont
A travers les nuages
Les autres obscurs
L'arcie de mes yeux
Vers le couchant
Le ciel
Est encore lumineux
Rempli
De couleurs loizans
Et flamboyants
~~Il est si près de toi~~
Ton vain, je te cherche
Et'aisais fermé les yeux
Et t'ai aperçue
Tu descendais du train
Mes yeux se sont ouverts
~~Tu avais dit non~~
~~Et tu avais dit non~~
Si ~~près de moi~~
~~Quelques mas à franchir~~
~~Il est si près de toi~~
Et'entends ton cœur
Lui bat
Contre mon poitrine
Où ~~me suis~~ l'anne la tête
Seule, la nuit
Celle nuit qui m'enveloppe
Lui est si douce
Lorsque tu me donnes ta main...

Les ébres
Lui me sont étrangères
Qui n'ont rien à voir
Avec moi
Et qui sans cesse
M'aillevent de tene
En criant en
~~l'émotion~~
Qui frappent à ma porte
Et arrivent
Comme la grêle
Sur les fleurs à peine éclos...
Les ébres
D'ou viennent-ils?
De quel droit
Saulévent-ils le rideau
Lui avec ma fenêtre...
Parqu'ou
Vieilles
Et me parlent
Parqu'ou
Que me sains
L'anne quelques instants
De leur phras
Langues et de respirantes

LVII

Ce doigt
Qui pointe à l'horizon

Ce doigt
Qui montre le déclin de mes jours

Ce doigt
Impétueux

Ce doigt
Qui a l'éclat de la lame

Ce doigt
Qui a l'odeur du poison

Ce doigt
Qui est-il ?

Je l'ai souvent appelé
Pour vivre avec lui
Pour sentir en sa présence
Pour aimer en son sein

Quand il est venu
J'ai eu peur

Ce doigt
Que je ne connais pas

Il me semble
Être toujours en sa compagnie
Le matin
Quand je m'éveille
Le soir
Quand je m'endors
Toute la journée
Quand j'essaie de vivre
Peut-être
Que je le connais

Pourtant
Lorsque tu es près de moi
Quelqu'un fuit
Par la porte restée ouverte
On dirait
Une souris blanche et belle
Qui a peur

Tout est alors si vrai...

Un jour

Peut-être

Je me marierai avec lui...

Le 12 juin 1963

Le doigt
~~Impétueux~~
Lui pointe à l'horizon

Le doigt
Lui montre le déclin de mes jours

Le doigt
Impétueux

Le doigt
Lui a l'éclat de la lame

Le doigt
Lui a l'odeur du poison

Le doigt
Lui est-il ?

Le l'ai souvent appelé
Pour vivre avec lui
Pour sentir en sa présence
Pour aimer en son sein

Quand il est venu
L'ai eu peur

Le doigt
Que je ne connais pas

Il me semble
Être toujours en sa compagnie
Le matin
Quand je m'éveille
Le soir
Quand je m'endors
Toute la journée

Quand j'essie de vivre
Peut-être
Que je le connais

Quand
Lorsque tu es près de moi
Quelqu'un fait
Par la porte restée ouverte
On disait
Une souris blanche et belle
Lui a peur

Tout est alors si vrai ...

Un jour

Peut-être

Je me marierai avec lui ...

LVIII

13 juin (14630)

Un sourire
 Petit soleil
 Qui coûte peu
 Mais qui vaut si cher

Un sourire
 Sur un visage illuminé
 Qui fait fondre
 La neige du cœur
 Qui rayonne dans l'âme
 Obscure et aveugle

Rien qu'un sourire
 Que de richesses
 Pour celui qui la donne
 Que de bonheur
 Pour celui qui le recueille

Un sourire
 D'enfant
 Innocent
 Un rayon de soleil
 Pour l'aveugle
 Une lumière chaude et muette
 À travers la nuit

Un sourire
 Petit soleil
 Qui coûte peu
 Mais qui vaut si cher

Un sourire
 Sur un visage illuminé
 Qui fait fondre
 La neige du cœur
 Qui rayonne dans l'âme
 Obscure et aveugle

Rien qu'un sourire
 Que de richesses
 Pour celui qui le donne
 Que de bonheur
 Pour celui qui le recueille

Un sourire
 D'enfant
 Innocent
 Un rayon de soleil
 Pour l'aveugle
 Une lumière chaude et muette
 À travers la nuit

Tout dans un sourire
 Le monde l'univers
 Le ciel la terre
 L'Amour
 Tout dans une lueur
 Née dans tes yeux

~~Sourire~~



Soit ensoleillé
 Ou matra brunâtre
 Une fleur
 Rik et chambre
 Indéfinissable
 Rien qu'un sourire
 Éternel...

13 juin 1963

LIX

Je t'ai oubliée
Et je m'oublie aussi
Le ciel est bleu
Quelques nuages
Blancs et striés
Parmi l'herbe haute
Je pense
À toi mon ancien Amour
Mon Amour qui dure toujours
Pour moi, seul
Tu seras toujours la femme
Que j'avais rêvée
Et qui plusieurs nuits
Est venue
Clorre mes paupières
Plus tu t'éloignes
Et plus je sens
Que j'étais indigne
De t'aimer
Toi, la petite fée de ma naissance
Nous étions destinés
L'un à l'autre
Je t'oublierai
Lorsque les vers
Rongeront mes os enterrés

Montargis, le 21 juin 1963

Je t'ai oubliée
Et je m'oublie aussi
Le ciel est bleu
~~Blancs~~ quelques nuages
Blancs et striés
Parmi l'herbe haute
Je pense
À toi mon ancien Amour
Mon Amour qui dure toujours
Pour moi, seul
Tu seras toujours la femme
Que j'avais rêvée
Et qui plusieurs nuits
Est venue
Clorre mes paupières
Plus tu t'éloignes
Et plus je sens
Que j'étais indigne
De t'aimer
Toi, la petite fée de ma naissance.
Nous étions destinés
L'un à l'autre
Je t'oublierai
Lorsque les vers
Rongeront mes os enterrés.

LX

Une bouteille
Deux verres vides
Une mouche morte

L'orage
La pluie qui tombe
Les éclairs

La porte close
La lumière aveugle
Une voix éteinte

Des souvenirs
Pas d'avenir
Un présent un peu triste

L'air qui n'en a plus
La pipe qui fume
La lampe qui brille

La route qui s'étire
Le ciel sans frontière
La terre sans cœur

L'ange lacéré
Les ailes sanglantes
L'âme qui passe

Des pas, des pas éternels
Une tête brune
Une fille qui pleure

La source se désole
Le soleil ne sait que faire
Tout continue

La pendule qui bat
Une mouche qui vole
Un cœur qui se ferme

Un bruit lointain, très lointain
L'orage s'efface
Un cœur qui s'ouvre

Les feuilles pleurent
La lune pâle
Les nuages noirs

Quelque chose qui n'existe pas
Rien qui resplendit
Tout est si transparent

Une feuille perdue
Des vers abandonnés
Un livre inachevé

Des dessins tristes de leur âme
Des pages riches de leurs reflets
Une ombre passe

Une valse qui n'en est pas
Un feu qui se meurt
Une lueur qui s'allume

Une musique sans instrument
Une plume sans ancre
Des mots qui n'ont pas de sens

Une tache de peinture
Une tache de douceur
Un cri de douleur

Un poème qui n'en finit pas
Qui ne veut pas finir
Un poème aveugle irréel
Une dans aux accords absents
Un tout dans un rien inachevé

13 juin 1963

13 Juin (21 & 20)

Une lionne
Bene vers vides
Une mouche morte

Le visage
La pluie qui tombe
Les éclairs

La porte close
La lumière aveugle
Une voix éteinte

Des souvenirs
Pas d'avenir
Un présent un peu triste

L'air qui n'en a plus
La tige qui fume
La lampe qui brille

La route qui s'éteint
Le ciel sans frontière
La terre sans cœur

L'ange lacé
Les ailes sanglantes
L'âme qui part

Des pas, des pas éternels
Une tête brune
Une fille qui pleure

La source se désole
Le soleil ne sait que faire
Tout continue

La pendule qui bat
Une mouche qui vole
Un cœur qui se ferme

Un bruit lointain, très lointain

~~Une mouche qui vole~~
Le visage s'efface
Un cœur qui s'ouvre

Les feuilles pleurent
La lune pâle
Les nuages noirs

Quelque chose qui n'existe pas
Rien qui respire
Tout est si transparent

Une feuille perdue
Des vœux abandonnés
Un livre inachevé

Des derniers instants de leur âme
Des pages riches de leur reflet
Une ombre noire

Une valse qui n'en est pas
Un feu qui se meurt
Une fleur qui s'allume

Une musique sans instrument
Une plume sans encre
Des mots qui n'ont pas de sens

Une tâche de peinture
Une tâche de douleur
Un cri de douleur

Un poème qui ne s'achève pas
Un cri ne veut pas finir
Un poème aveugle
inédit

Une danse aux accords
absents

Un chant dans un rien
inachevé.

LXI

Quoi ?

Rien

Alors pourquoi ?

Je ne sais

L'air est si triste

La chanson ne l'est pas

Quelle chanson

Il n'y en a pas

L'air est léger

Le papillon flotte

Sur ses rames de dentelle

La fleur se balance

Sur sa tige fragile

Un deux trois...

Vous comptez ?

Non, je passe

Quoi ?

Le temps

Il faut bien qu'il compte

13 juin 1963

LXI bis

Un homme

Qui n'en est pas un

Ou très peu

Un cœur qui vit

Qui veut vivre

Et qui s'enterre

Une femme gentille

Que l'ignorance a meurtrie

Une petite fille

Que ne saura peut-être jamais

Une âme enchaînée

Sur la balançoire

Qui se balance

Les choses sont futiles

La terre est absente

Le ciel n'existe pas

Les oiseaux volent

Pour voler

Les sentiments naissent

Pour mourir

Le poète meurt

Pour vivre

14 juin 1963

13 Juin (22^h)

Quoi ?

Rien

Hlas pourquoi ?

Je ne sais

Le air est si triste

Les chansons ne s'ent pas

Quelle chanson

Il n'y en a pas

Le air est léger

Le papillon flotte

Sur ses ailes de dentelle

Les fleurs se balance

Sur sa tige fragile

Un deux trois ...

Vous comptez ?

Non, je passe

Quoi ?

Les temps

Il faut bien qu'il compte
contre

14 Juin (20^h30)

Un homme

Qui n'en est pas un

Un trois peu

Un cœur qui vit

Qui veut vivre

Et qui s'entend

Une femme gentille

Que l'ignorance a mentrie

Une petite fille

Qui ne saura peut-être jamais

Une âme enchaînée

Sur la balance

Qui se balance

Les choses sont fragiles

La terre est absente

Le ciel n'existe pas

Les oiseaux volent

Pour voler

Les sentiments naissent

Pour mourir

Le foie meurt

Pour vivre.

LXII

C'est triste
De n'avoir plus rien à dire
Ni à toi ni à moi
Ni à personne

Les oiseaux se sont tus
Le ciel du soleil couchant
S'est grimé
De couleurs affreuses
Noires, grises, blanches
Peu importe

La lune a fui
La nuit pantelante et lasse
La rivière tortueuse
s'est desséchée aux bords de mes larmes

Les murs désolés de leurs images
Que ton regard
Ne vient plus caresser
Plus rien de vivant

Seul, mon corps
Spectre inachevé
Qui se lamente de son cœur
Et cherche la trace de tes pas

Où es-tu
Je t'ai perdue
Et cherche désespérément
À atteindre quelques gouttes de ton cœur

Je m'en vais
Par les routes
Qui sentent la poussière
La rose et la tristesse

Plus rien ne vit
Sur les chemins déçus
Les enfants aux doux visages
Ne viennent plus cueillir les fraises sauvages

Je chemine
Où le vent me pousse
Par les ponts désunis
Par les champs défleuris

Et je vais
Sans savoir où
Ni pourquoi
Ni comment

C'est triste
De ne plus pouvoir t'embrasser

Montargis, le 20 juin 1963

Hambourg 20 Juin 63

Il est triste
De n'avoir plus rien à dire
Ni à toi ni à moi
Ni à personne

Les oiseaux se sont tus
Le ciel du soleil couchant
S'est grisé
De couleurs affreuses
Noirs, gris, blancs
Pas importe

La lune a frôlé
Sa mit fantomatique et lare
Sa rivière tourmenteuse
S'est dénichée aux bords de mes larmes

~~Il est triste
De n'avoir plus rien à dire
Ni à toi ni à moi
Ni à personne~~

Les murs désolés de leurs mirages
L'ont ton regard
Ne vient plus caresser
Plus rien de vivant

Seul, mon corps
Spectre inachevé
Lui se lamente de son cœur
Et cherche la trace de tes pas

Lui s'en va
Le d'ai perdue
Et cherche désespérément
A atteindre quelques gouttes de ton cœur

Le m'en vais
Par les routes
Lui sentent la pourriture
Des rose et la tristesse

Plus rien ne vit
Sur les chemins défilés
Les enfants aux doux visages
Ne viennent plus cueillis des frais sauvages

Le chemin
Dit le vent me foule
Par les ports démunis
Par les champs de fleurs

Et je vais
Sans savoir où
Ni pourquoi
Ni comment

Il est triste
De ne plus pouvoir s'embrasser.

LXIII

Où vas-tu
Si vite et presque nu

Je m'en vais
Par les plaines ensoleillées
Où me pousse le vent
Je marche
Et ne sais pourquoi
Je ris
Quand il faut pleurer
Je ne sais plus dire bonjour
Ni même parler
Je chante, je pleure
Je ris
Pour moi seul

Où vas-tu
Si vite et presque nu

Je m'en vais
Par les plaines ensoleillées
Où me pousse le vent
Je marche
Et ne sais pourquoi
Je ris
Quand il faut pleurer
Je ne sais plus dire bonjour
Ni même parler
Je chante, je pleure
Je ris
Pour moi seul

Je m'en vais
Où me pousse le vent

Je m'en vais
Où me pousse le vent

LXIV

J'ai envie de dire
Des mots
Incompréhensibles
Longs
Terriblement longs
Qui remplissent les gens d'effroi
Qui les laissent
Niais et stupides
Des mots qui n'auraient pas de sens
Mais qui me réchaufferaient le cœur

J'ai envie de dire
Des mots
Incompréhensibles
Longs
Terriblement longs
Qui remplissent les gens d'effroi
Qui les laissent
Niais et stupides
Des mots qui n'auraient pas de sens
Mais qui me réchaufferaient le cœur.

LXV

Lui
Était un peu poète
Elle
Elle n'avait que onze ans
Le premier jour qu'elle l'avait vu
Elle l'avait aimé
Comme savent aimer
Les enfants
Elle écoutait
Lorsqu'on parlait de lui
Il allait à la messe
Tous les dimanches
Elle aussi
Elle chantait fort
Pour qu'il puisse l'entendre
Il venait souvent
S'asseoir le long d'un saule
Près de la rivière
Sans bruit
Elle s'approchait
Il chantait
Des airs inconnus
Il récitait des poèmes
Qu'elle ne comprenait
Mais qui étaient si jolis
Parfois
Il cueillait une fleur
Et jetait ses pétales
Dans l'onde muette
Aujourd'hui
Elle regarde les flots transparents
Qui s'enfuient

Lui
Était un peu poète
Elle
elle ~~elle~~ n'avait que onze ans
~~Beaucoup~~
Son premier jour qu'elle l'avait vu
Elle l'avait aimé
Comme savent aimer
Les enfants
" Elle écoutait
Lorsqu'on parlait de lui
Elle allait à la messe
Tous les dimanches
Elle aussi
Elle chantait fort
Pour qu'il puisse l'entendre
Il venait souvent
S'asseoir le long d'un saule
Près de la rivière
Sans bruit
Elle s'approchait
Il chantait
Des airs inconnus
Il récitait
Des poèmes
Qu'elle ne comprenait
Mais qui étaient si jolis
Parfois
Il cueillait une fleur
Et jetait ses pétales
Dans l'onde muette
Aujourd'hui
Elle se souvient de cet amour
regarde les flots transparents
qui s'enfuient /

Saint-Aignan, le 03 septembre 1963

LXVI

Un mot une phrase
Qui s'élèvent de ton souvenir
Mes yeux se ferment
Dehors il pleut
Des gouttes s'écrasent
Sur la vitre fendue
Ce mot Cette phrase
Déchirent mon cœur

Tu vas
Promenant ta main
Sur le ciel sombre
Tu es si loin
La petite passerelle de bois
Qui nageait
Sur l'eau endormie
Les arbres en fleurs
Comme un bouquet de mariée
Tendaient leurs bras
Les yeux à demi-clos
Je regarde le cerisier
Qui secouait ses branches
Je chemine près de toi
Sur les bords de la rivière
Qui roulait dans notre royaume
Des formes des bruits
Étranges

Qui font rêver
Une ville endormie
Un château
La terrasse où nous causions
Un air médiéval
Une musique muette
Dehors il pleut toujours
On est là, on regarde les gouttes
On ne pense plus

L'allée
Qui traversait la forêt
Sombrait dans la verdure
Près d'un jardin de fleurs
La cheminée
Quelques chaises une table
Un petit bois
Rempli de violettes
La nuit les étoiles
L'eau qui murmure
La lampe

Tant de souvenirs
Mêlés d'espoir de mort
Éclairent bien faiblement
Ma chambre pleine d'obscurité

Saint-Aignan, le 23 août 1963

Un mot une phrase
Qui s'élèvent de son souvenir
Nos yeux se ferment
Behan il pleut

Des gouttes s'écrivent
Sur la vitre froide
De mot lettre phrase
Déchirent mon cœur

Tu vas
Promenant ta main
Sur le ciel sombre
De mage s'envole
Tu es si loin

Une petite parcelle de bois
Qui naissait
Sur l'eau endormie
Les arbres en fleurs
Comme un bouquet de mariée
Tendaient leurs bras

Les yeux à demi clos
Se regarde l'arbre ^{les arbres}
Qui reconnaît ses branches

De chemin près de toi
Sur les bords de la rivière
Qui voulait dans notre royaume

Des formes des bruits
Étrange
Qui font rêver

Une ville endormie
Un château
De pierre où nous sommes
Un air médiéval
Une musique muette

Behan ~~de~~ il pleut toujours

~~Les gouttes se font~~

On est là, on regarde les gouttes
On ne pense plus

S'aller à
Qui traversait la forêt
S'immergeait dans la verdure
Près d'un jardin de fleurs

Une cheminée
Quelques chaises une table

Un petit bois
Rempli de violettes
Les nuit les étoiles
L'eau qui murmure
Les lampes

Tant de souvenirs
Moi le d'espoir de mort
L'éclaircit bien faiblement
Moi chambre pleine d'obscurité.

LXVII

Un mot plusieurs mots
Une note un cri
Une goutte de pluie
La rivière coule sous les nuages gris
Une plainte
Un chuchotement une voix
La corne du chasseur
Un petit nuage blanc chemine tristement

Un bruit
Non un rêve
Un arbre une fleur
La branche secoue son aile endolorie
Une larme
Un oiseau une pierre
Le vent la statue
Un peu de fumée sort de la cheminée

Un rêve
Une réalité lasse
Un air de valse hongroise
Un hameau perdu
Un morceau de ciel bleu déchire le rideau gris
Tic-tac tic-tac
La pendule sans aiguille
Un petit escargot montre ses deux cornes

Une feuille tombe
Un hérisson s'enfuit
Le sable s'écaille
Le moulin tourne sa roue qui grince
L'arbre gris
Des couleurs de sang
Le silence la paix le calme
La nuit dépose doucement son voile gigantesque

Une masse sombre
Un objet tout noir
La montagne a disparu
Tout s'est endormi dorloté par la brise

Saint-Aignan, le 31 août 1963

St Hignan 31 Août

Un mot plusieurs mots
Une note un cri
Une goutte de pluie
Sa rivière coule sous les nuages gris

Une plainte
Un cluchotement une voix
Sa corne du chasseur
Un petit nuage blanc chemine tristement

Un bruit
Non un rêve
Un arbre une fleur
Sa branche secoue son aile endolorie

Une larme
Un oiseau une pierre
Le vent la statue
Un peu de fumée sort de la cheminée

Un rêve
Une réalité larme
Un air de valse hongroise
Un rameau perdu
Un morceau de ciel bleu déchiré le rideau gris

Tic-tac tic-tac
Sa pendule sans aiguille
Un petit escargot montre ses deux cornes
Une feuille tombe
Un lézard s'enfuit
Va le sable s'écaille
Le moulin tourne sa roue qui grince

Si arbre gris
Sa couleur de sang
Le silence la paix le calme
Sa nuit dépore doucement son voile gigantesque

Une mare sombre
Un objet tout noir
Sa montagne a disparu
Tout s'est endormi dolé par la brise

LXVIII

Que c'est doux
De sentir
L'alcool fureter
Partout
Dans la moindre parcelle de son être
On est là
On regarde
On dirait que la route
Va s'enterrer
Dans quelque endroit
On pense
Et tout fuit
Le chemin divague
On est gai
Tout semble si con !
Les gens nous regardent
Ils ne savent pas
Que le sang
Est plein d'élixir
On dit
Des mots des phrases
On ne pense plus
Tout est si flou !
On marche
On ne sait pourquoi
Tout est si futile
On va on court
Sur les pieds sur les mains
Sur la tête
On est joyeux
Léger
Plus de présent d'avenir
De passé
On essaie de marcher.

*Saint-Aignan,
le 09 septembre 1963*

S. Aignan 9 sept.
Que c'est doux
De sentir
L'alcool ~~partout~~ fureter
Partout
Dans la moindre parcelle de son être
On est là
On regarde
On dirait que la route
Va s'enterrer
Dans quelque endroit
On pense
Et tout fuit
Le chemin divague
On est gai
Tout semble si con !
Les gens nous regardent
Ils ne savent pas
Que le sang
Est plein d'élixir
On dit
Des mots des phrases
On ne pense plus
Tout est si flou !
On marche
On ne sait pourquoi
Tout est si futile
On va on court
Sur les pieds sur les mains
Sur la tête
On est joyeux
Léger
Plus de présent d'avenir
De passé
On essaie de marcher.
&

LXIX

Plusieurs mois
Les jours passaient
Le soleil se levait
Se couchait
Les champs fleurissaient
Le rossignol chantait
La mer
Notre petit bateau
La cheminée joyeuse
La rivière roucouillante
La chanson d'Elsa
Un flot tumultueux
La porte ouverte
La forêt
L'herbe fragile
Le ciel les nuages
La nuit les étoiles
Des jours sans fin
Ici là partout
Ailleurs
Et...
Quelqu'un a fermé la porte
Un écriteau se balance
Dessus le mot

Plusieurs mois
Les jours passaient
Le soleil se levait
Se couchait
Les champs fleurissaient
Le rossignol chantait
La mer
Notre petit bateau
La cheminée joyeuse
La rivière roucouillante
La chanson d'Elsa
Un flot tumultueux
La porte ouverte
La forêt
L'herbe fragile
Le ciel les nuages
La nuit les étoiles
Des jours sans fin
Ici là partout
Partout ailleurs
Et...
Quelqu'un a fermé la porte
Un écriteau se balance
Dessus le mot:
Fin.

FIN

Saint-Aignan, le 10 septembre 1963

Les bâtisseurs du temps - Paul Jeanzé
Avril 2023

Table des matières

Prélude.....	5
1962.....	13
I.....	14
II.....	14
III.....	16
IV.....	18
V.....	19
VI.....	20
Ma mie.....	21
VIII.....	22
IX.....	23
X.....	23
XI.....	24
XII.....	26
XIII.....	28
XIV.....	28
Noël.....	30
XVI.....	32
XVII.....	33
Brève rencontre.....	34
Fantaisie et « nouvelle vague ».....	36
Fantaisie et « nouvelle vague » (suite).....	38
XX.....	39
Douceur.....	40
Printemps.....	42
L'amour.....	44
Eh ! Oui.....	46
Espoir.....	48
Après l'averse.....	48
Souvenir.....	50
Veille.....	50
XXIX.....	52
XXX.....	53
XXXI.....	54
Précipices et sommets.....	56
Prisonnier.....	58
Le paradis retrouvé.....	60
Désespoir.....	62
L'oiseau bleu.....	64
14 juillet.....	66
Connaissance.....	68
Anne.....	70
Bonheur.....	72
Folie.....	74
XLII.....	75
1963.....	77
Belle solitude.....	78
Solitude désespérée.....	78
XLV.....	80
XLVI.....	82

XLVII.....	83
XLVIII.....	83
XLIX.....	84
L.....	85
Toile.....	86
LII.....	88
LIII.....	90
La cheminée (Ambiance).....	92
LV.....	94
LVI.....	96
LVII.....	98
LVIII.....	100
LIX.....	101
LX.....	102
LXI.....	104
LXI bis.....	104
LXII.....	106
LXIII.....	108
LXIV.....	108
LXV.....	109
LXVI.....	110
LXVII.....	112
LXVIII.....	114
LXIX.....	115

Montargis le 22 Mars 1963

Le matin le rochier
N'est pas levé ...
Les réservoirs ne butent
Seuls, yabaient
Deux charbi iniel
En gros traits sales ...
Les murmures de la rivière
Loupée de charbi
S'élance dans le silence
Chancelant de la ville morte ...
Quelques drophes
Placés là,
Éloquaient dans le vent froid
Traverse une porte abandonnée ...
L'obscurité grandissait
Dans la rouille des arbres
De bouillie ...
Les silhouettes du château
Qui font être vivait encore
Quelque malin fantôme
Se confondait avec le ciel
Avec le ciel sans couleurs ...
L'allée montait toujours ...
De nombreux ébois
Se bousculaient
Sur la mer endormie
Des toits endormis ...
Quelques pas ...
Quelque bruit ...
Le soleil se lèvera-t-il ?

J'ai perdu mon père

J'ai perdu mon père au détour d'un chemin
À gauche le cimetière
À droite une belle forêt de pins

Encor hier
Il me tenait par la main
Me protégeant d'un mauvais précipice ou d'un vicieux ravin

À ses côtés perdu dans la bruyère
Je ne voyais pas dans son regard serein
La peur du lendemain

Mais le temps hélas nous transforme en poussière
Là est notre inévitable destin
Ainsi l'a voulu le Divin

Reste alors les souvenirs
Auxquels nous devons prendre soin
Au nom du père et de tous les miens

J'ai perdu mon père au détour d'un chemin
À gauche le cimetière
À droite une belle forêt de pins

Ce matin j'ai choisi d'aller droit devant moi
Laisant à gauche le cimetière
Et à droite la belle forêt de pins
Je tiens mes enfants par la main
J'aperçois au loin une rivière qui se jette dans la mer
Et une plage de sable fin
Au bord de laquelle les montagnes semblent prendre un bain

J'aimais tendrement mon père
Quand je le tenais par la main
Malgré son regard lointain
Et ma peur du lendemain

Paul Jeanzé - Avril 2022